

2<sup>e</sup> Année - N° 24.

Le numéro : 25 centimes

1<sup>er</sup> Avril 1915.

# LE PAYS DE FRANCE

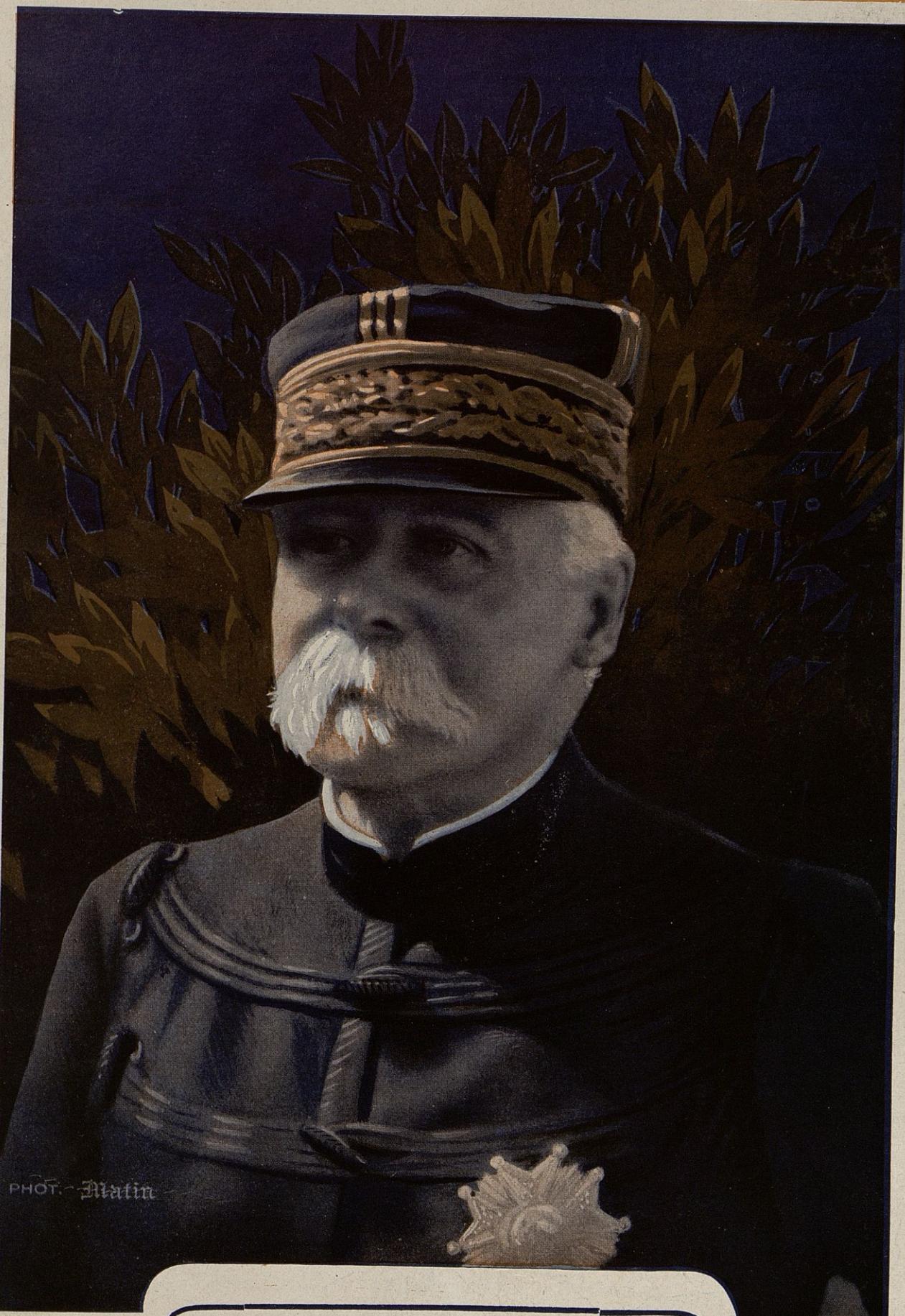


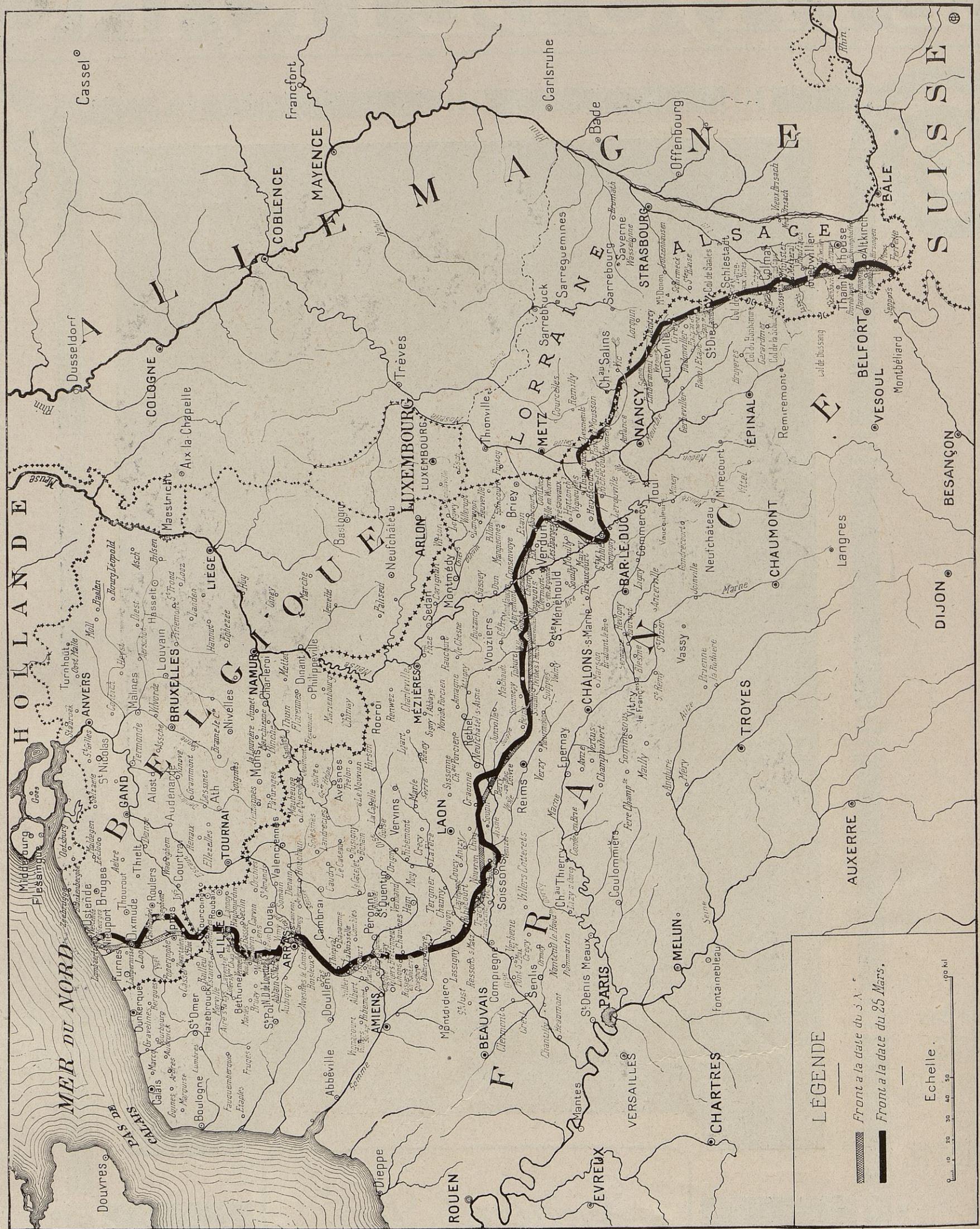
PHOTO: Matin

Général Joffre

Organe des  
ÉTATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

Édité par  
**Le Matin**  
2, 4, 6  
boulevard Poissonnié  
PARIS

# LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



## LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

# LA SEMAINE MILITAIRE

DU 18 AU 25 MARS



Le fait saillant de la période dont nous récapitulons les événements a été la visite des zeppelins à Paris. Dans la nuit du 20 au 21 mars, quatre dirigeables allemands furent signalés se dirigeant vers la capitale ; l'alerte fut donnée ; les mesures de précautions édictées par la préfecture de police furent aussitôt prises et Paris attendit, non seulement avec calme, mais surtout avec curiosité, les monstres aériens ; accueillis par le feu intense des forts, deux rebroussèrent chemin ; les deux autres poursuivirent leur route.

Arrivés au-dessous de la banlieue, ils lancèrent des bombes sur Saint-Germain, Colombes, Courbevoie, Asnières, Neuilly et Levallois-Perret, causant seulement des dégâts matériels ; puis, ils entrèrent dans la zone parisienne, traversèrent le quartier des Batignolles, qui reçut quatre bombes, et reprirent la route du nord-ouest vers les lignes allemandes, jetant encore des bombes sur Saint-Ouen, Enghien et Compiègne. Pris dans les faisceaux lumineux des projecteurs, ils furent canonnés copieusement, mais aucun projectile ne les atteignit.

Le lundi soir, 22 mars, nouvelle alerte : quatre zeppelins étaient encore signalés dans le département de l'Oise ; accueillis par une canonade nourrie, ils s'empressèrent de faire demi-tour. Le surlendemain, des aéronauts étaient de nouveau en vue au-dessus de l'Oise ; ils ne poussèrent pas dans la direction de Paris.

On s'évertue à comprendre le but poursuivi par les Allemands. S'ils croient terroriser Paris, en menaçant femmes et enfants, l'attitude de la population a dû les détramer. Ont-ils voulu faire une diversion, en jetant des bombes sur Paris, au retentissement qu'allait avoir la chute de Przemysl, c'est encore possible ; mais leur but a été encore manqué.

Ces attentats à la vie de personnes sans défense n'atténueront pas les échecs que les troupes du kaiser ont subis sur toute la ligne de l'immense front qui s'étend de la mer du Nord aux Vosges.

Sur l'Yser, l'armée belge a continué ses progressions entre les lignes françaises du littoral et les lignes anglaises d'Ypres ; son artillerie a atteint des convois ennemis entre Dixmude et Eessen, sur la route de Roulers.

Après la bataille de Neuve-Chapelle et l'affaire de Saint-Eloi, il semble qu'une accalmie se soit produite sur cette partie du front occupée par l'armée britannique ; des deux côtés on doit se fortifier.

La position de Notre-Dame-de-Lorette, dont nos troupes se sont entièrement emparées dans un brillant fait d'armes, est l'objectif d'attaques incessantes de la part des Allemands ; les boyaux de communication entre le sommet de l'éperon et le village d'Ablain-Saint-Nazaire permettent à l'ennemi de circuler facilement ; nous l'en avons chassé et, malgré canonnade intense et violentes contre-attaques d'infanterie nous restons maîtres de la position qui commande le vaste pays des houillères de Lens et Liévin. Au sud de cette région se trouve le village de Carenay, situé à la source de la Deule ; les Allemands l'occupent encore ; nous leur avons enlevé une tranchée et fait des prisonniers.

Reprise d'activité dans la région d'Albert, au sud d'Arras ; les Allemands visent nos positions de la Boisselle qui commandent la route de Cambrai ; leurs attaques répétées ont été repoussées et, pour se venger des pertes subies, ils ont bombardé l'hôpital civil d'Albert : cinq vieillards ont été tués et cinq blessés : beau triomphe.

Dans la vallée de l'Aisne, lutte d'artillerie assez violente ; l'ennemi a de nouveau bombardé la cathédrale de Soissons qui a gravement souffert ; depuis, nos canons ont repéré la position des pièces allemandes et les ont réduites au silence.

Reims a reçu encore des obus la malheureuse ville a eu par surcroît la visite d'un taube qui, en jetant des bombes, a fait trois victimes dans la population civile.

Ces bombardements marquent chaque fois un échec de l'ennemi ; en effet, nos troupes ont élargi leur action au nord-ouest de Mesnil-les-Hurlus, à la cote 196 ; cette position, dont il a été si souvent question dans les communiqués, est constituée par un monticule qui domine le ravin de la Goutte vers la Dormoise ; nous commençons à déloger l'ennemi de ces vallons ; les Allemands contre-attaquent avec vigueur, mais sans succès ; ils voient leurs communications menacées par nos progrès quotidiens.

L'avance de nos troupes dans cette partie de la Champagne pouilleuse se lie intimement avec l'action engagée dans la forêt d'Argonne. L'artillerie allemande a bombardé, sans résultat, le bois Bolante. Le 21 mars, nous avons infligé, près de Bagatelle, deux sérieux échecs à l'ennemi ; nous lui avons enlevé une tranchée et nous avons repoussé son offensive en lui causant de très grosses pertes.

Sur les Hauts-de-Meuse et en Woëvre, en dehors des combats d'artillerie qui se poursuivent à notre avantage, il n'a été signalé d'action intéressante qu'aux Eparges. Les Allemands ne peuvent se résigner à la perte de cette position, autour de laquelle nous élargissons nos gains. En deux jours, les 21 et 22 mars, ils ont prononcé sept attaques qui toutes ont été vigoureusement repoussées.

En Lorraine, les communiqués n'ont signalé qu'un duel d'artillerie et le bombardement par un de nos aviateurs de la gare de Conflans.

Les combats sont violents et acharnés sur les sommets des Vosges, en Alsace ; nos Diables-Bleus font des prodiges de valeur pour résister aux forces supérieures que les Allemands ont lancées contre eux. Il s'agissait de nous déloger de la position importante que nous avions enlevée au Grand et au Petit Richackerkopf : cette montagne forme promontoire au-dessus de Munster, entre les villages de Stosswihr et de Mühlbach, dominant la vallée de la Fecht. L'ennemi a lancé des troupes importantes contre

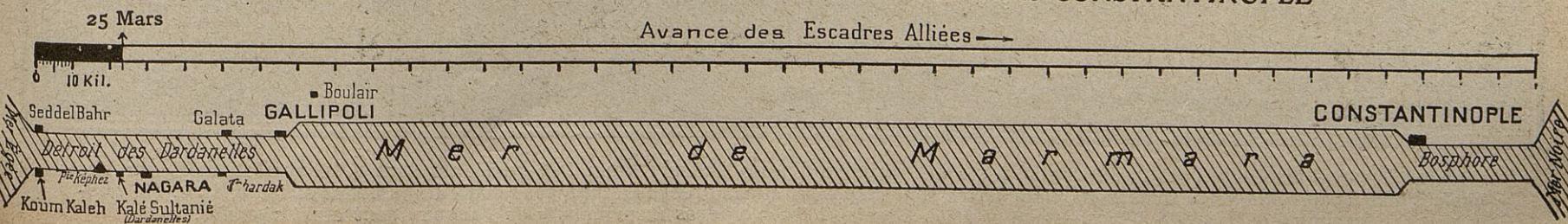
nous et s'est emparé, au prix de grands sacrifices, des deux sommets ; mais nos Alpins sont revenus à la charge et ont brillamment enlevé le Petit Richackerkopf. Par contre, nous avons pris deux lignes de tranchées ennemis à l'Hartmannswillerkopf et nous sommes parvenus à une très courte distance du sommet ; la prise de cette position nous rend maîtres de Cernay.

## LE BOMBARDEMENT DES DARDANELLES

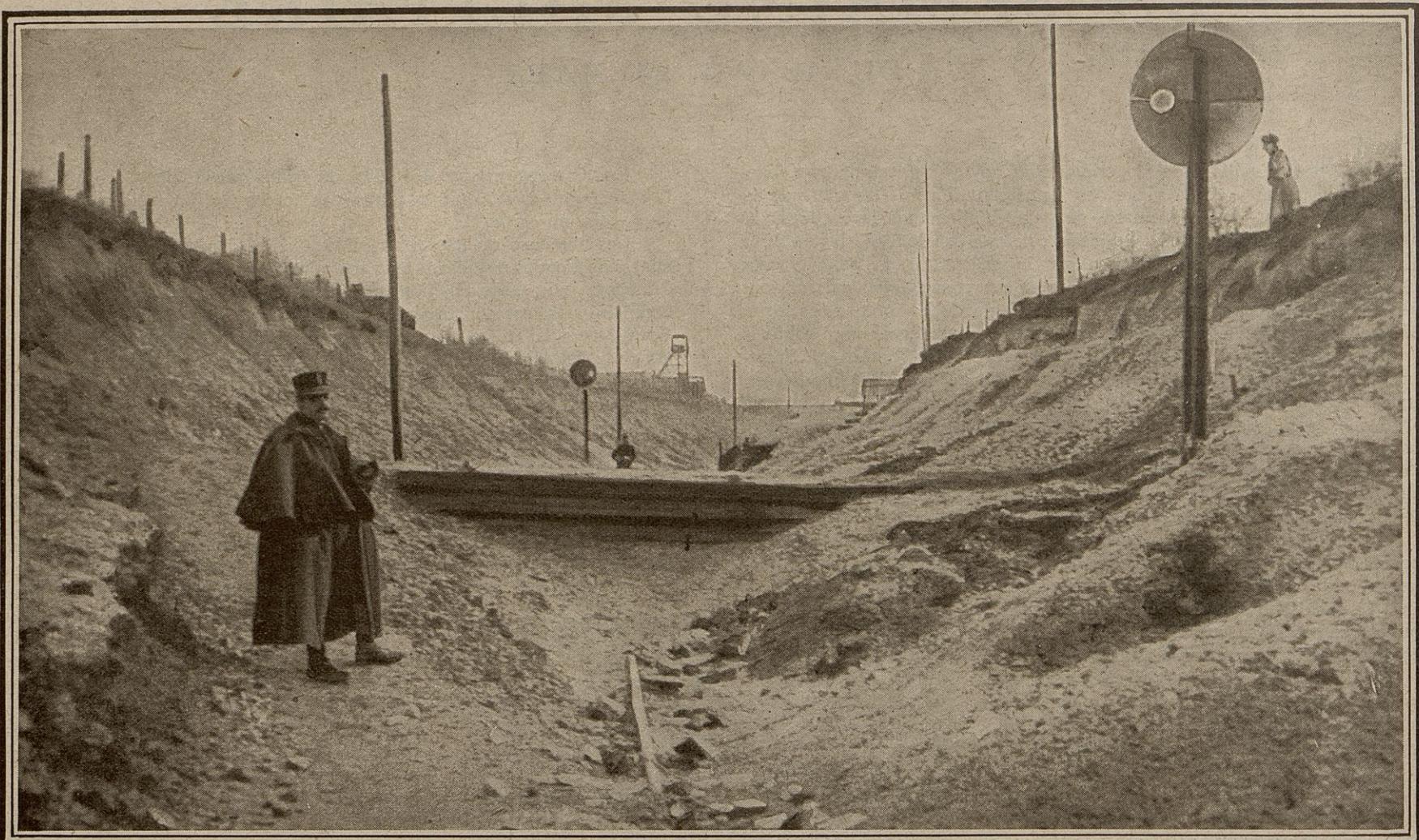
L'action des escadres alliées contre le détroit des Dardanelles a été marquée par des pertes cruelles pour la marine anglaise et pour notre marine. Deux cuirassés anglais, l'*Inrégisable* et l'*Océan*, touchés par une mine sous-marine, ont coulé, mais leurs équipages purent être sauvés presque en totalité ; il n'en fut pas de même malheureusement pour notre cuirassé *Bouvet* ; touché également par une mine dérivante, il coula en moins de trois minutes ; tous les officiers rangés autour du capitaine Rageot de Latouche furent engloutis dans les flots en criant : « Vive la France ! » Ce trépas héroïque ajoute une nouvelle page de gloire à l'histoire de notre marine de guerre.

Quelques instants après, un autre de nos cuirassés, le *Gaulois*, était gravement atteint par un obus ennemi ; il pourra être réparé. Nos deux unités ont été remplacées par le *Henri-IV* et le *Jauréguiberry*, et deux cuirassés anglais sont venus prendre la place de combat des deux cuirassés engloutis. Aussi les opérations contre les forts des Dardanelles, interrompues par la tempête, ont-elles repris avec vigueur et sous peu les escadres alliées seront maîtresses du détroit.

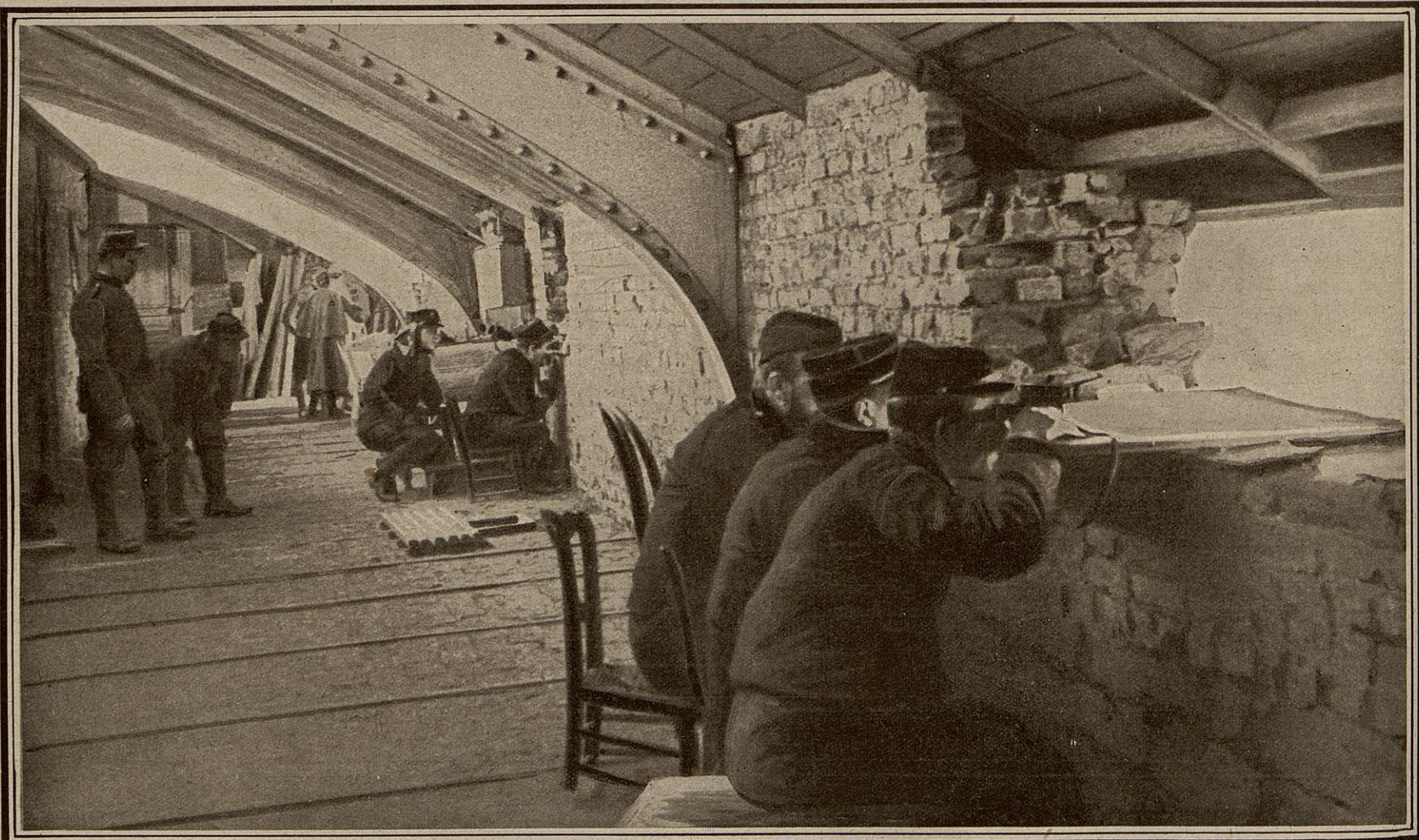
## TABLEAU DE LA MARCHE DES ESCADRES ALLIÉES VERS CONSTANTINOPLE



## DANS LE NORD

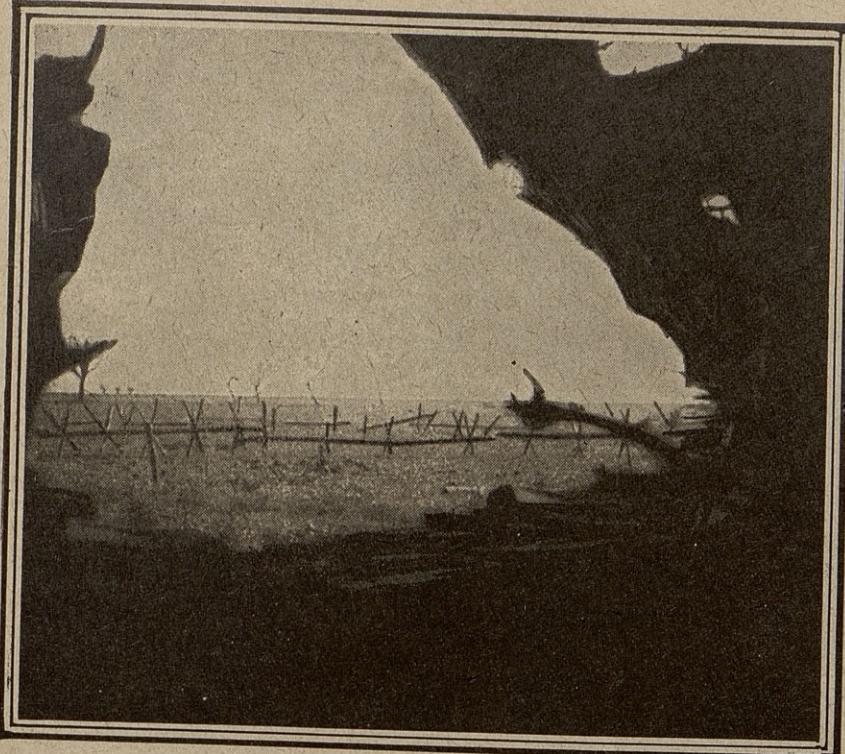


Ici passait une ligne de chemin de fer ; les obus ont bouleversé la voie ; les rails, les traverses, le ballast ont été broyés ; quelques signaux, quelques poteaux télégraphiques sont encore debout ; le sol ainsi creusé a formé une profonde tranchée que nos soldats ont utilisée ; ils peuvent ainsi tirer à leur aise sur l'ennemi.



Ce bâtiment, que les obus n'ont pas épargné, a été utilisé comme poste d'observation. Les guetteurs sont accroupis ou assis sur des chaises dont les pieds ont été sciés ; des planchettes sont disposées sur la brèche du mur pour soutenir jumelles et télémètres. Un téléphone relie ce poste à l'infanterie et à l'artillerie et les moindres mouvements de l'ennemi sont ainsi signalés.

## DANS L'ARTOIS



*Quand le canon et la fusillade se sont tus, on ne pourrait deviner, dans ces grandes plaines de l'Artois, que des milliers de combattants sont là, se surveillant réciproquement ; l'œil ne découvre au loin que les réseaux de fil de fer barbelé derrière lesquels se dissimulent les tranchées.*

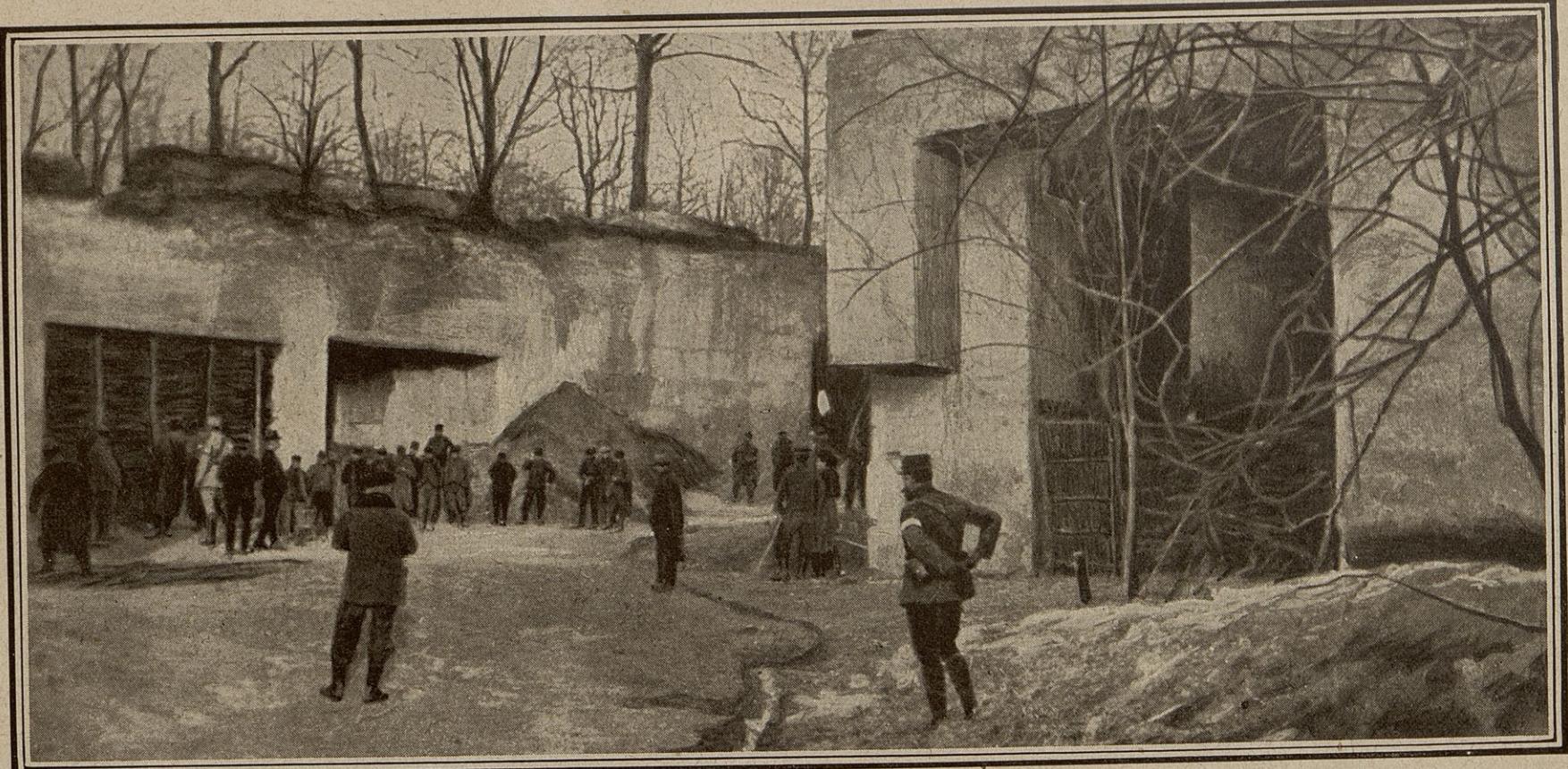


*Les tirailleurs algériens, dont la bravoure légendaire fait, depuis la guerre de 1870, la terreur des Allemands, défendent ce secteur avec une énergie farouche ; chaque jour ils reprennent du terrain à l'ennemi ; ils se sont aussi adaptés à la guerre de tranchées qui, au début, ne convenait pas à leur tempérament.*



*Cet amoncellement de pierres et de décombres représente les bâtiments d'une grande ferme de l'Artois ; les tirailleurs algériens y ont installé un poste avancé. Le brave turco a consolidé, avec une poutre de fer, le mur qui lui sert d'abri ; de là, l'oreille aux aguets, attentif aux moindres bruits, il donnera l'alerte si l'ennemi veut sortir de ses terriers.*

## EN PICARDIE



*Les profondes carrières qui existent dans cette région ont été utilisées par nos troupes comme position de repos. Après les journées et les nuits passées dans les tranchées, les soldats trouveront dans ces souterrains des abris aussi bien aménagés que possible ; ils y sont à couvert contre le froid, la pluie et les obus.*



*Nos turcos se sont, comme toujours, vaillamment battus ; les voici au repos, en arrière de la ligne de feu ; au milieu d'eux, un gamin de quatorze ans qui ne les quitte pas. Ce repos semble leur peser grandement ; il leur faut la bataille, mais surtout la belle bataille, celle où l'on ne se cache pas dans des trous.*

## EN CHAMPAGNE



*La lutte contre l'Allemand n'a guère connu d'accalmie dans toute cette région champenoise que nos vaillantes troupes dégagent peu à peu de la présence de l'ennemi. Aussitôt qu'un village est repris, nos soldats en organisent la défense ; des tranchées sont creusées en avant des maisons ; des barricades sont construites dans les rues ; tout est mis en œuvre pour résister à un retour offensif.*

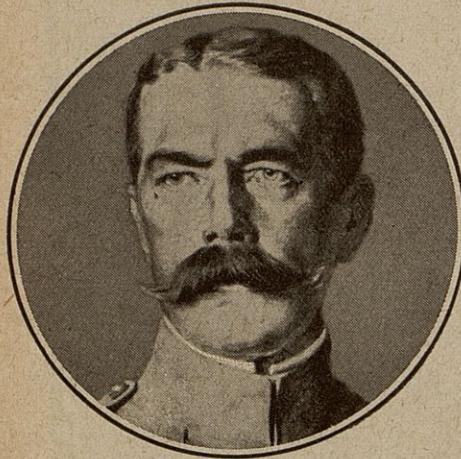


*Entre deux combats on peut s'offrir cependant quelques instants de repos ; on fume une pipe, on roule une cigarette, on déguste le fameux « jus » qui réchauffe. Et, tout autour, les traces de la lutte récente sont encore visibles ; éraflures de balles sur les murs, toits emportés par la mitraille, débris amoncelés pour servir de barricades, et la boue qui couvre nos fantassins des pieds à la tête.*

# LA CAMPAGNE DE FRANCE

## 1915<sup>(1)</sup>

Commandant B. de L., *Breveté d'état-major.*



LORD KITCHENER  
ministre de la guerre de la Grande-Bretagne

Avant d'entreprendre le récit des opérations de la seconde partie de la campagne de France, opérations qui se sont déroulées à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1915, il a semblé intéressant d'exposer, pour le lecteur, certaines questions qui passionnent à juste titre l'opinion publique, et qui ont donné lieu à de très grosses discussions, en même temps qu'à de très grandes divergences d'appréciation.

Tout d'abord, ce sont les effectifs des armées allemandes!!! Ce que l'Allemagne a mis sur pied, mobilisable, ce qu'elle a sur ses fronts de défense, ce qu'elle a encore en réserve.

Sur ce chapitre, les idées diffèrent totalement. Afin de pouvoir donner cependant des chiffres sérieux, nous avons pris pour base la population même de l'Allemagne, puis, comme moyen de vérification, les contingents annuels incorporés; de cette façon, nous arrivons à avoir approximativement, mais avec assez d'exactitude, le chiffre des forces allemandes.

En second lieu, les pertes allemandes. Elles ont été si énormes que, pour pouvoir les énumérer, nous nous sommes adressés à des sources différentes, venant par conséquent à se balancer; aussi bien aux renseignements tirés des pays alliés, neutres, qu'aux listes officielles allemandes, toujours, bien entendu, au-dessous de la vérité.

### LES EFFECTIFS DES ARMÉES ALLEMANDES

Calculée d'après la population, en ne s'appuyant que sur les statistiques, la population de l'Allemagne peut être estimée, en chiffres ronds, à 70 millions d'habitants.

Les statistiques donnent une majoration au sexe féminin; environ 34 millions de sujets mâles pour 36 millions du sexe féminin.

Retenons ce chiffre de 34 millions.

Sur 100 hommes, la vie normale peut être exposée dans le tableau suivant:

de 1 an à 10 ans .....	la moyenne est de 26
de 10 ans à 20 ans .....	— — 15
de 20 ans à 25 ans .....	— — 14
de 25 ans à 30 ans .....	— — 12
de 30 ans à 40 ans .....	— — 16
de 40 ans à 50 ans .....	— — 7
de 50 ans à 100 ans .....	— — 10
	100

Au total : 100 hommes, pris de 1 à 100 ans (c'est-à-dire qu'une moyenne de 100 hommes donne la proportion ci-dessus des âges).

Hommes mobilisables, d'après le tableau qui sert de base : de 1 à 10 ans, nul; de 10 à 20 ans, les trois dernières années seulement, c'est-à-dire les hommes de 18, 19 et 20 ans, total sur la moyenne de 15 : 4 hommes (la mortalité est plus grande de 10 à 18 ans que de 18 à 20 ans).

A partir de 20 ans, nous prenons les chiffres mêmes du tableau; on a donc un second tableau qui se présente de la façon suivante :

de 18 à 20 ans .....	4
de 20 à 25 ans .....	14
de 25 à 30 ans .....	12
de 30 à 40 ans .....	16
de 40 à 50 ans .....	7
Total.....	53

Conclusion : au grand maximum, sur 100 hommes, il y en aurait environ 53 mobilisables *par l'âge*, soit la moitié de l'effectif général.

Les 34 millions d'êtres masculins donneraient donc environ 17 millions de mobilisables.

Statistique médicale : par cent êtres masculins : douze infirmes, seize malades, huit disparus.

Il est à noter que l'Allemand de 20 à 50 ans s'expatrie actuellement en grande quantité, soit pour l'Amérique, soit pour l'Afrique, soit même pour l'Asie, étant poussé vers les colonies naissantes. Tous ces émigrants ont été des pertes séches pour l'Allemagne; presque personne n'a pu rejoindre, et il est à noter également que c'était toujours des hommes dans la force de l'âge.

Conclusion : sur cent hommes mobilisables par l'âge, à peine les deux tiers ont pu être présents et mobilisés.

Donc, au grand maximum, l'Allemagne peut, en mobilisant tous les hommes mobilisables de 18 à 50 ans, appeler sous les drapeaux un maximum de 11 millions d'êtres masculins.

Elle a besoin, pour son service personnel d'intérieur (gendarmerie, douanes, police, etc.), d'en distraire au moins un dizième; un autre dizième est nécessaire pour le service de son industrie employée aux besoins de la guerre; un autre pour la marine et les arsenaux.

Nous arrivons donc à 8 millions d'hommes mobilisés.

Sur ces 8 millions, à la date du 1<sup>er</sup> janvier 1915, l'Allemagne a perdu 1 million 500.000 hommes. Au 1<sup>er</sup> mars 1915, on peut estimer, pour les deux mois (janvier, février), une perte de 800.000 hommes (de 300 à 400.000 par mois).

Au total : 2 millions 500.000 (au moins) sur les deux fronts.

Il resterait donc à l'Allemagne : 6 millions de combattants, *au grand maximum*.

Actuellement, elle a 1.800.000 hommes sur le front France-Belgique; 500.000 hommes sur le territoire belge et français (voies de communication, places, étapes); 500.000 hommes dans l'intérieur, (garde de prisonniers, etc.); 1.400.000 hommes sur le front russe; 500.000 hommes (marine, ports, côtes); 500.000 hommes prisonniers sur le territoire des alliés.

Au total : 5 millions 200.000 hommes.

Elle pourrait donc disposer encore, en faisant appel à toutes ses ressources, d'environ 1 million d'hommes.

Un calcul basé sur les appels des contingents nous amène à un résultat presque identique.

L'Allemagne a un contingent normal annuel de 400.000 hommes.

de 18 à 20 ans, le contingent est normal .....	3 × 40 = 1.200.000
de 20 à 25 ans, il a baissé (par suite des morts donnés par la statistique) .....	5 × 39 = 1.950.000
de 25 à 30 ans .....	5 × 35 = 1.750.000
de 30 à 40 ans .....	10 × 20 = 2.000.000
de 40 à 50 ans .....	10 × 11 = 1.100.000

Soit un total de mobilisés de ..... 8.000.000

### LES PERTES ALLEMANDES

Les pertes allemandes, durant la guerre 1914-1915, ont été énormes; elles ont atteint un chiffre formidable et si élevé qu'on serait taxé d'exagération si on n'établissait pas scrupuleusement les données sur plusieurs communiqués étrangers venant à l'appui des données officielles allemandes; aussi allons-nous donner les sources mêmes où nous avons puisé les renseignements qui nous ont permis d'établir cet intéressant chapitre.

L'état-major allemand fait paraître des listes officielles des morts, tués, blessés, disparus; ces listes sont forcément au-dessous de la vérité, puisqu'on n'y porte que les pertes réelles, vérifiées; toutes les autres, et elles sont nombreuses, sont tenues pour n'être pas encore certaines. Les listes allemandes sont réparties en listes prussiennes (listes des pays d'empire) et en listes bavaroises, saxonne, wurtembergeoises, etc.

En janvier 1915, nous relevons, dans le *Daily-Mail*, ces renseignements provenant par la voie de Copenhague :

Les listes prussiennes de 127 à 132 contiennent 26.282 tués, blessés, disparus.

Total des pertes prussiennes (mi-janvier) .....	903.389
110 listes bavaroises, environ .....	132.714
97 listes saxonne, environ .....	90.230
100 listes wurtembergeoises, environ .....	45.169

Le nombre de décès par maladie est donné comme énorme!!!

En février, vers le 10, nous relevons, dans le *New-York-Herald*, les listes 132 à 138; elles donnent 26.670 tués, blessés, disparus.

A cette époque, les listes officielles allemandes accusent :

138 listes prussiennes (pays d'empire) .....	933.147
138 listes bavaroises, environ .....	141.620
103 listes saxonne, environ .....	102.220
108 listes wurtembergeoises, environ .....	47.340

En février, vers le 17, nous relevons, dans le *Times*, les six dernières listes prussiennes : pertes 17.925.

Les listes officielles prussiennes (pays d'empire) accusent :

148 listes avec des pertes d'environ .....	953.117
152 listes bavaroises, environ .....	152.248
107 listes saxonne, environ .....	107.342
114 listes wurtembergeoises, environ .....	51.571
enfin 17 listes d'infanterie de marine !! environ .....	4.000

D'autre part, d'après le *Weebly-Dispatch*, de Copenhague, on estime, fin février, les pertes totales des Austro-Allemands, à cette époque, approchant près de 4 millions, tant en tués, morts sur le champ de bataille, blessés hors du front, disparus, prisonniers, etc. (environ 1.500.000 Autrichiens; il resterait donc 2.500.000 pour les Allemands).

Enfin on a pu relever, pour certains corps, les pertes accusées officielles depuis l'entrée en campagne de ces corps, soit à partir du mois d'août. Certains régiments ont été deux fois renouvelés.

D'après le *Bulletin des armées*, nous trouvons les chiffres suivants :

13 <sup>e</sup> rég. bavarois, pertes en août et septembre (1 mois et demi) .....	3.250
171 <sup>e</sup> rég. d'infanterie, pertes d'août à novembre (60 officiers) .....	2.500
99 <sup>e</sup> rég. d'infanterie, pertes d'août à octobre .....	3.000

(1) La première partie de la CAMPAGNE DE FRANCE — 1914 — a paru dans les numéros 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20 et 21 du Pays de France.

On a relevé, sur le dire des prisonniers allemands, et d'après des documents qui ont pu être contrôlés :

*Pertes en Belgique, sur l'Yser, d'octobre à janvier*

205 <sup>e</sup> rég. d'infanterie, nouvelle formation, pertes	2.400
235 <sup>e</sup> — — — —	1.320
244 <sup>e</sup> — — — —	2.150
247 <sup>e</sup> — — — —	1.900
248 <sup>e</sup> — — — —	1.800

De l'entrée en campagne (4 août) au 1<sup>er</sup> décembre, soit 4 mois, on a calculé que sur les deux fronts, front oriental, front occidental, les armées allemandes avaient perdu près de 2 millions 1/2 d'hommes. Le quart a pu rejoindre après guérison, d'où la perte sèche de 1 million 800.000 hommes au 1<sup>er</sup> décembre.

En temps normal, le régiment actif allemand comportait 55 officiers; en mobilisation, il comptait 33 officiers, les 22 autres étant passés pour les nouvelles formations de réserve.

En octobre, l'armée allemande a pu créer 6 corps d'armée nouveaux; au 31 décembre 1914, la perte moyenne d'officiers par régiment était de 20.

Les régiments actuels ne comptent pas plus de 20 officiers de métier.

**EXTRAIT DES LISTES OFFICIELLES ALLEMANDES**

*pour les pertes subies par les régiments depuis l'entrée en campagne (août 1914) jusqu'au 1<sup>er</sup> mars 1915*

FRONT OCCIDENTAL (France et Belgique)

	Officiers	Soldats	Totaux
15 <sup>e</sup> corps d'armée	132 <sup>e</sup> rég. d'infanterie....	104	3.195
—	172 <sup>e</sup> rég. d'infanterie....	107	3.274
—	136 <sup>e</sup> rég. d'infanterie....	104	3.679
21 <sup>e</sup> corps d'armée	105 <sup>e</sup> rég. d'infanterie....	84	2.826
—	131 <sup>e</sup> rég. d'infanterie....	87	3.233
2 <sup>e</sup> corps bavarois	174 <sup>e</sup> rég. d'infanterie....	81	3.521
8 <sup>e</sup> corps de réserve	5 <sup>e</sup> rég. d'infanterie....	59	3.965
	29 <sup>e</sup> rég. d'infanterie....	79	3.090
			3.169

FRONT ORIENTAL (Russie)

20 <sup>e</sup> corps d'armée	59 <sup>e</sup> rég. d'infanterie....	81	4.468	4.549
1 <sup>er</sup> corps de réserve	3 <sup>e</sup> rég. d'infanterie....	80	4.164	4.244

Il résulte de ce tableau que, pour ces dix régiments d'infanterie, on a, comme pertes : 866 officiers, 35.415 soldats; soit, au total, 36.281.

Si l'on considère un chiffre moyen par régiment, en prenant la base proportionnelle de ces dix régiments cités, on arrive à une perte de 3.600 hommes, en chiffres ronds, par régiment.

Or l'armée allemande compte 625 régiments, tout compris (active, réserve, nouvelles formations, ersatz, landwher, landsturm), et tous les régiments ont à peu près donné de la même façon et leurs pertes sont sensiblement égales. On arriverait à une perte totale, pour l'armée allemande, de plus de trois millions d'hommes, sans compter les pertes des 110 régiments de cavalerie, des 100 régiments d'artillerie, des 27 régiments d'artillerie à pied, des 41 bataillons de pionniers.

Les malades ne comptent pas dans ces tableaux, et les malades décédés dans l'intérieur ne sont pas portés comme pertes en campagne. On peut donc estimer à environ trois millions et demi les pertes finales de l'armée allemande au 1<sup>er</sup> mars 1915.

D'autre part il résulte des renseignements fournis par notre état-major, que les pertes éprouvées par les armées allemandes, du début de la guerre au mois de mars 1915, s'éleveraient à trois millions au minimum.

Le journal *le Matin* complète ces données par les chiffres suivants qu'il a pu se procurer. (*Le Matin*, 21 mars) :

Tués .....	1.131.000
Blessés .....	1.747.000
Disparus .....	412.000
Total .....	3.290.000

**RÉCAPITULATION GÉNÉRALE**

L'Allemagne a, au maximum, 11 millions d'hommes mobilisables en appeler tout le pays.

Sur ce chiffre, elle peut disposer, pour ses armées combattantes, d'un maximum de 8 millions de soldats.

Elle a subi en pertes, depuis le commencement de la guerre (août 1914) jusqu'au 1<sup>er</sup> mars 1915, environ 3 millions 1/2 d'hommes, pertes de toutes sortes, morts, tués, blessés, morts de blessures, morts à l'hôpital de maladie, blessés ne pouvant rejoindre le front, disparus, prisonniers, etc. Bref, pertes sèches.

(Les pertes s'entendent, bien entendu, sur tous les fronts de bataille Est et Ouest.)

Le front occidental, le plus fort, compte actuellement de 1.600.000 à 1.800.000 hommes, soit près de 2 millions de combattants en ligne.

Le front oriental compte de 1.200.000 à 1.400.000 hommes, 1.500.000 environ.

Le territoire absorbe pour sa sûreté, surveillance de prisonniers, etc., près de 500.000 hommes; de 300.000 à 400.000 pour le service d'occupation et des étapes. Il resterait donc, au grand maximum, de disponible, environ 1 million d'hommes mobilisables, ce qui ne veut pas dire 1 million de soldats!!! Sur cet effectif, il faut compter que l'Allemagne pourrait encore créer au moins trois ou quatre armées de trois corps d'armée chacune; mais que seraient ces armées?... et comment encadrées?...

## LA GUERRE DE TRANCHÉES

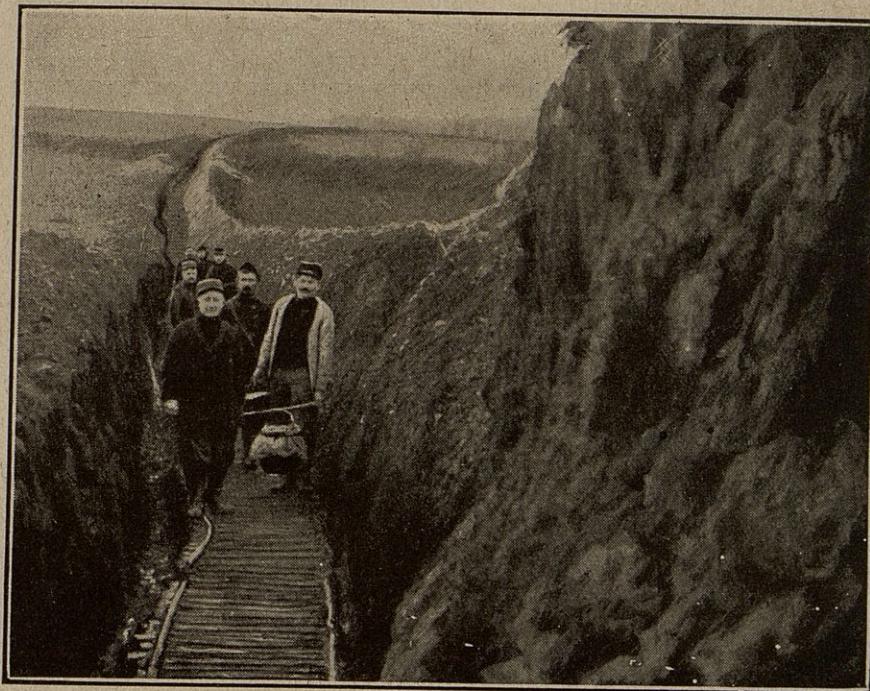
HIVER 1914-1915

L'hiver de 1914-1915 avait été terriblement pluvieux: si les troupes combattantes n'avaient pas eu à subir une température trop rigoureuse, en revanche, une humidité constante dans des terrains bas, plats, sillonnés de canaux dans le nord, boisés, couverts de broussailles dans l'est, avait rendu le séjour des tranchées, inondées de boue ou de détritus de feuilles mortes, des plus pénibles. Les combats journaliers, dans ces conditions, étaient bien difficiles et plus difficiles encore les résultats à atteindre.

De longs boyaus creusés dans le sol, d'une profondeur de 2 mètres environ, recouverts de rondins de bois, de planches, de sacs à terre, laissant à leur partie supérieure d'étroits créneaux aménagés pour le tir, tels étaient les rédits de première ligne où se tenaient les troupes combattantes.

En avant de ces tranchées de siège, les défenses accessoires accumulées à l'infini : des abattis d'arbres, des trous de loup avec pieux effilés, des réseaux de fil de fer barbelé, le tout prodigé pour empêcher l'approche et l'assaut des tranchées. Dans des endroits propices, pour le flanquement des lignes, des réduits blindés, où se tenaient les mitrailleuses prêtes à cracher la mort. Voilà l'aspect des lignes de défense et de combat de la campagne de France dans l'hiver 1914-1915.

Et toutes ces tranchées reliées en arrière à d'autres tranchées par d'étroits boyaus, avec aménagement de place de rassemblement pour les soutiens de première ligne; puis, plus en arrière, d'autres réduits, des travaux de campagne, des fermes barricadées, des lisières de bois aménagées et défendues par des fossés et des branchages; enfin! encore plus en arrière, des positions fortifiées, où se tiennent les canons de campagne — les 75 — dissimulés,



BOYAU DE 1.800 MÈTRES RELIANT DES TRANCHÉES

criblant de leurs projectiles les travaux de l'ennemi..., puis encore, dans le lointain..., derrière des épaulements, agissant par un tir indirect, la grosse artillerie; l'artillerie lourde, les 105, les 120, les 155, envoyant au loin leur masse d'acier pour frapper les réserves allemandes.

Dans tous ces endroits grouillent les défenseurs courbés et s'abritant contre les projectiles meurtriers. Et la vie, là, est cependant intense; c'est la vie des tranchées où tous, attentifs, surveillent l'adversaire placé à peine à 200, 300 mètres, et on attend l'occasion pour gagner quelques mètres de terrain, pour occuper quelques points reconnus comme moins bien défendus.

Et cette vie a duré des mois et des mois; et le soldat français s'est maintenu courageusement à hauteur de l'épreuve, supportant sans défaillance cette nouvelle méthode de guerre. La gaieté gauloise a même eu raison de ce long martyre; on signalait l'arrivée de grosses « marmites », on notait leurs effets, on comptait les coups, on jasait sur leurs résultats...

Et maintenant dans la grande France, celle qui est protégée en arrière de ces lignes, que l'on vienne se plaindre de la monotonie des communiqués et de la lenteur des opérations!... Le soldat des tranchées, lui, ne s'est pas lassé.

Tous les jours apportaient cependant le retour des mêmes faits.

A la dix-septième heure, à la tombée de la nuit, quand le ciel se brunit, l'horizon se couvre de lueurs éclatantes: c'est la lutte d'artillerie qui commence.

Les projectiles pleuvent et tombent drus sur les tranchées et les ouvrages; chacun court à sa place de combat; on attend. Notre artillerie, dont les pièces sont si rapprochées sur cette longue ligne de défense, qu'on peut dire que de la mer du Nord aux Vosges le terrain est jalonné par les canons, forme une barrière continue de feux; elle répond à l'artillerie adverse, le feu est infernal; la consommation des munitions, prodigieuse (1); le sol est inondé de projectiles.

Si l'action s'arrête un moment chez l'ennemi, c'est que surgit alors la ligne des manteaux gris qui sortent des tranchées et s'avancent par bonds pour se précipiter sur nos positions.

(1) Dans certaines batteries, on a accusé une moyenne de 700 coups par pièce dans les vingt-quatre heures.

Dans ces lignes grises, compactes, serrées, le feu fait d'effrayants ravages ; on s'aborde enfin, on lutte, on se bat... on a gagné 50 mètres !

C'est le résultat de la journée.

Demain, on recommencera.

Voilà l'aspect que nous présente la guerre défensive sur le sol de France en l'an de grâce 1915 !...

C'est la vraie guerre de siège d'une place forte, mais la ville assiégée a 800 kilomètres de développement, et c'est toute l'armée de France qui est employée à essayer de réduire l'ennemi retranché.

Les effectifs engagés dans cette partie de la campagne ont notablement changé de part et d'autre.

Du côté allemand, on a été réduit à ne laisser que le minimum de troupes pour résister à l'assaut journalier ; on a supplié au nombre par une prodigieuse immobilité de défenses accumulées. C'est 1.600.000, 1.800.000 soldats que l'Allemagne a mis sur son front oriental. Tout le reste disponible a dû être porté vers l'est, le péril russe paraissant très menaçant. Là elle a jeté près de 1.500.000 soldats du Niémen aux Carpates (1).

Du côté français, nous avons mis en ligne un nombre à peu près égal de combattants. Les Anglais nous ont apporté près de 500.000 soldats, la Belgique près de 100.000, mais cette supériorité n'est pas assez sensible pour prendre une offensive définitive.

Et cependant elle a été prévue, cette offensive, dès le 17 décembre et même après !!! Des considérations particulières ont dû obliger le haut commandement à la reporter pour plus tard.

Au cours des combats journaliers qui se livrent sur cette longue ligne de tranchées de 800 kilomètres, les incidents de guerre sont nombreux ; ils ne peuvent pas cependant être décisifs. Que sur un point l'ennemi gagne sur nous, que sur d'autres nous progressions, la poussée n'est pas assez forte et n'est pas faite avec assez de monde pour voir la digue se rompre définitivement. C'est pourquoi on ne peut que signaler des combats locaux qui n'influent jamais sensiblement sur le résultat final.

C'est la lutte d'usure qui est pratiquée ; à tort ou à raison, c'est cette lutte qu'on appliqua durant tout l'hiver de 1914-1915.



DANS UNE TRANCHEE, DERRIERE LES PARE-BALLES

Pour faciliter l'étude de ces deux premiers mois de guerre en 1915, nous avons fractionné le front en quatre secteurs.

Les deux côtés de l'angle droit, de la mer à l'Aisne, de l'Aisne à la Meuse ; puis les deux secteurs de Lorraine et d'Alsace.

Dans chaque secteur, un croquis faisant ressortir nos positions au 31 décembre 1914 et au 1<sup>er</sup> mars 1915 permettra de suivre la marche des opérations ; celles qui ont présenté le plus d'intérêt feront l'objet d'un récit spécial.

#### 1<sup>er</sup> SECTEUR : DE LA MER DU NORD A L'AISNE

Dans ce secteur, les opérations vont rester partout très actives. C'est sur ces terrains, du reste, que se sont livrées les grandes et sanglantes batailles en 1914 : les batailles de l'Yser, l'assaut de Dixmude, les combats devant Ypres, puis les batailles sur la Lys, à Armentières, Laventie ; les furieux assauts contre le canal de la Bassée ; enfin, plus au sud, les attaques sur Arras, les combats célèbres de Roye et Lassigny.

Partout une activité constante va se manifester chez les Allemands, mais c'est une activité sans espoir d'offensive directe, et sans espoir également de percer la ligne et de pénétrer vers Calais ou Paris. Leurs grandes combinaisons sont enravées sur ce point ; leurs gros efforts sont terminés. Les armées du prince de Wurtemberg, du kronprinz de Bavière, de von Bülow sont lassées.

Sur la Lys, les combats autour d'Armentières, de la Bassée, de Lens, jusqu'aux sources de la Deule, sont particulièrement opiniâtres ; l'armée anglaise, qui occupe tout ce secteur, résistera à tous les assauts ; les troupes indiennes se montreront égales, en ardeur et en bravoure, à celles de l'armée britannique.

Le 19 février, l'effort fut pourtant très tenace chez les troupes allemandes à l'est d'Ypres ; mais la progression est constante vers l'est dans l'armée an-

glaise ; la boucle, en avant d'Ypres, se dessine largement et va s'appuyer jusqu'à Varneton, sur la Lys ; on s'avance également vers Lille, dont le faubourg d'Haubourdin, situé à l'ouest, n'est plus qu'à 9 kilomètres des tranchées françaises.

Plus au sud, vers Arras, les combats heureux ont donné encore de meilleurs résultats ; le 19 janvier, puis le 28, on a pu dépasser Arras, on occupe la ville, on progresse à l'est, les faubourgs sont mis en état de défense, la ligne d'attaque est reportée à 8 kilomètres à l'est de la grande ville. On forme là une dangereuse avancée ; c'est la direction Arras, Tournai, la Scarpe, l'Escaut ; c'est la ligne intérieure allemande menacée.

Enfin, dans les pays plus au sud encore, pays qui furent le théâtre des combats acharnés et célèbres d'Albert, de Roye, de Lassigny, on voit encore se produire, vers le 28 janvier, les derniers efforts allemands. Et partout la lutte est si tenace, si opiniâtre, si meurtrière que, pour les seules journées des 26, 27, 28 janvier, autour d'Albert, Roye, Lassigny, on évalue à 20.000 tués allemands les pertes de l'ennemi.

Devant ces hécatombes constantes, le moral s'est forcément affaibli ; puis les secours, les renforts sont devenus rares dans l'armée allemande ; c'est qu'on a épousé à peu près toutes les ressources disponibles en territoire français et que les nouvelles levées allemandes sont destinées au front oriental.

Cependant les armées ennemis tiennent bien tout le pays conquis ; les travaux de défense sont formidables.

Le pays plat et sillonné de canaux de la mer du nord à la Somme a particulièrement subi une transformation due à la température et au changement de saisons ; le sol est partout détrempe, les chemins et les tranchées sont couverts de boue ; c'est un dédale inextricable, une tourbière gigantesque où les malheureux combattants ont eu à souffrir tout particulièrement durant tout cet hiver.

Sur le bord de la mer, à Lombaertzyde, à Nieuport, à Saint-Georges, les bombardements sont incessants : combats d'artillerie, duels de grosses pièces. Le 1<sup>er</sup> janvier, le 2, le 15, le 20, le 22, le 23, le 11 février, le 13, le 20 sont autant de journées où ces malheureuses villes vont voir arriver sur elles l'avalanche de fer.

Le canal de Nieuport à Dixmude, à Ypres, est lui-même le théâtre de combats violents ; le 20 janvier, à Saint-Georges, la ferme de l'Union est enlevée par l'armée belge qui progresse vers l'est du canal le 25 de ce même mois ; le 26, elle s'avance et dépasse Pervyse ; le 16 février, elle repousse, à Saint-Eloï et au nord d'Ypres, une attaque sérieuse ; des attaques violentes semblables vont du reste se répéter partout sur tout le front.

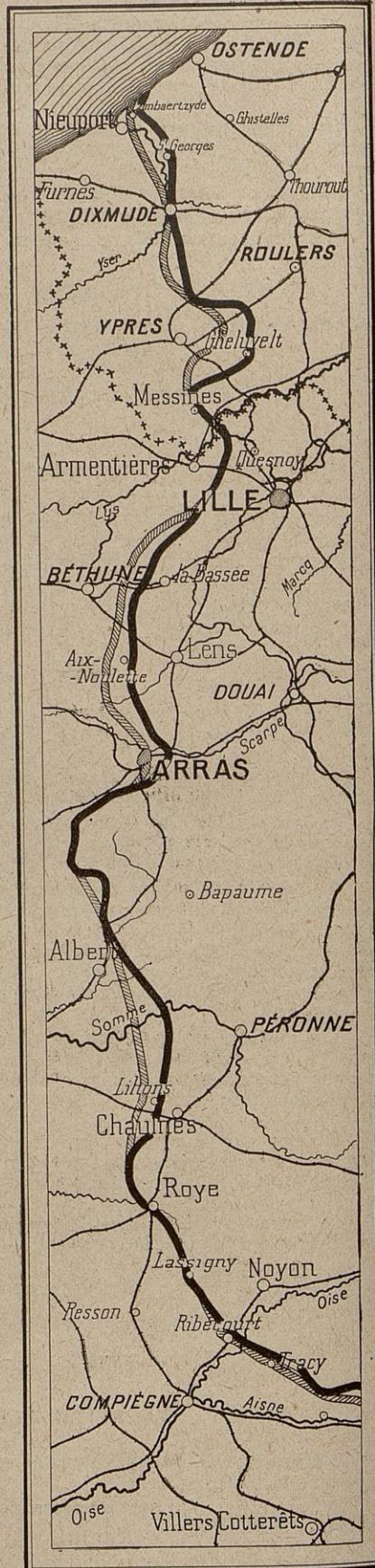
#### AVIATION

On doit signaler, dans ce secteur, la part importante prise par les avions aux combats journaliers ; dans ce pays plat, où les points d'observation sont rares, c'est grâce aux avions que le tir de l'artillerie put être facilement repéré. Ils contribuèrent puissamment au succès dans la lutte entre les grosses pièces établies en arrière et savamment dissimulées. Deux raids, fournis par les escadrilles des alliés, eurent également un certain succès :

1<sup>o</sup> Sur Dusseldorf, le 10 février, une escadrille composée de sept avions put bombarder les hangars en bois construits récemment par le génie allemand et destinés à abriter un nombreux matériel de guerre (munitions, moteurs, enveloppes de pneumatiques, etc.) ; le succès fut complet et l'étonnement de l'ennemi n'eut plus de limite devant la hardiesse de nos pilotes ;

2<sup>o</sup> Sur la côte belge, le 12 février, une nombreuse escadrille d'avions anglais (34 avions) ont attaqué les régions de Bruges, Zeebrugge, Blankenbergh, Ostende, jetant partout l'émoi et causant de grands dommages à l'ennemi ; la gare et les dépôts d'Ostende furent détruits ; dans les ports, les sous-marins furent frappés ; ce raid audacieux démontre aux Allemands que, mieux que leurs gros zeppelins, nos agiles avions savaient faire de bonne besogne. C'était la réponse heureuse à l'expédition aérienne contre la côte anglaise faite par les dirigeables allemands.

(A suivre.)



PREMIER SECTEUR  
DE LA MER DU NORD A L'AISNE

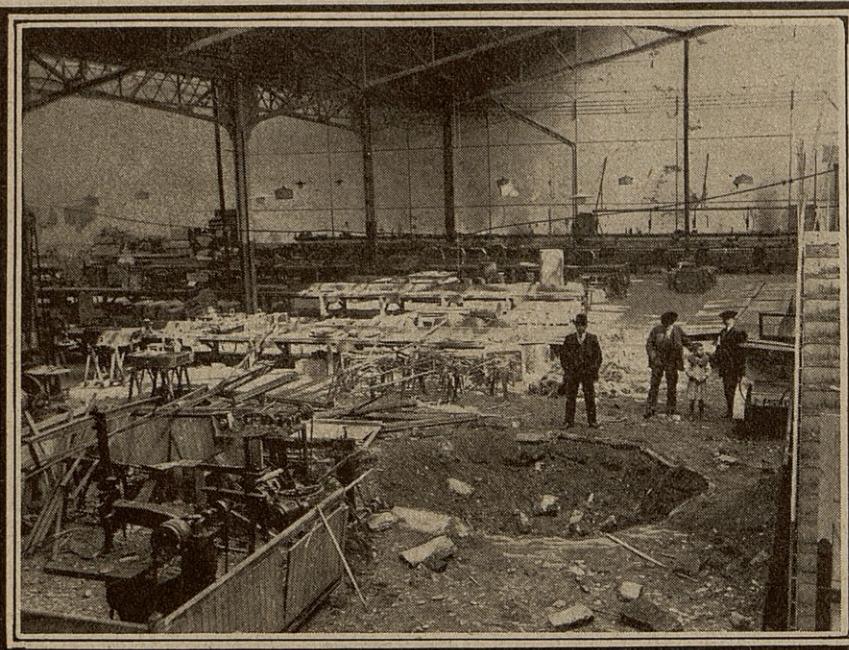
(1) Exactement, sur le front ouest, 47 corps d'armée ; sur le front est, 30 corps d'armée ; plus 22 corps d'armée autrichiens.

## LES ZEPPELINS SUR PARIS

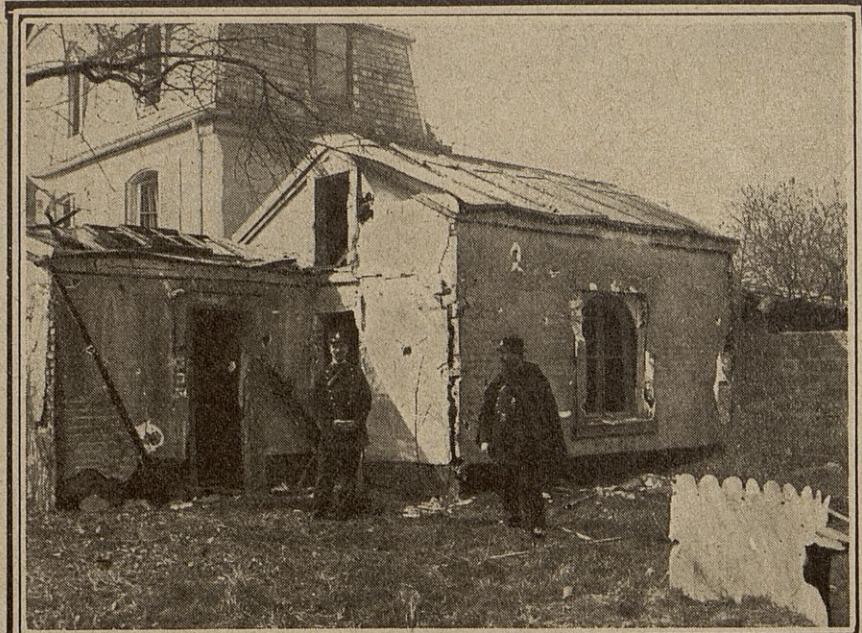


Dans la nuit du samedi au dimanche 21 mars, un zeppelin a jeté des bombes sur le quartier des Batignolles. Vu des toits du « Matin », le spectacle était saisissant du monstre aérien pris dans les feux de trois projecteurs, et sous lequel les projectiles venaient éclater après avoir décrit une courbe lumineuse. C'est cette scène que nous avons « reconstituée » avec la plus grande précision.

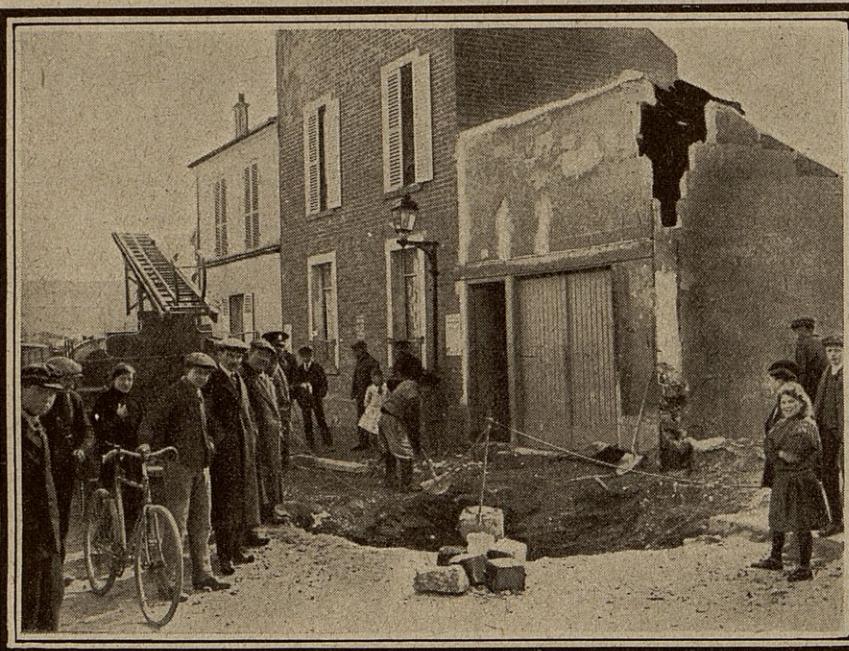
## LES ZEPPELINS SUR LA BANLIEUE



*Les bombes des zéppelins ont surtout atteint la banlieue de Paris. A Asnières, l'une d'elles traversa la toiture d'une usine, 31, rue de Malakoff, et creusa dans le sol une profonde excavation.*



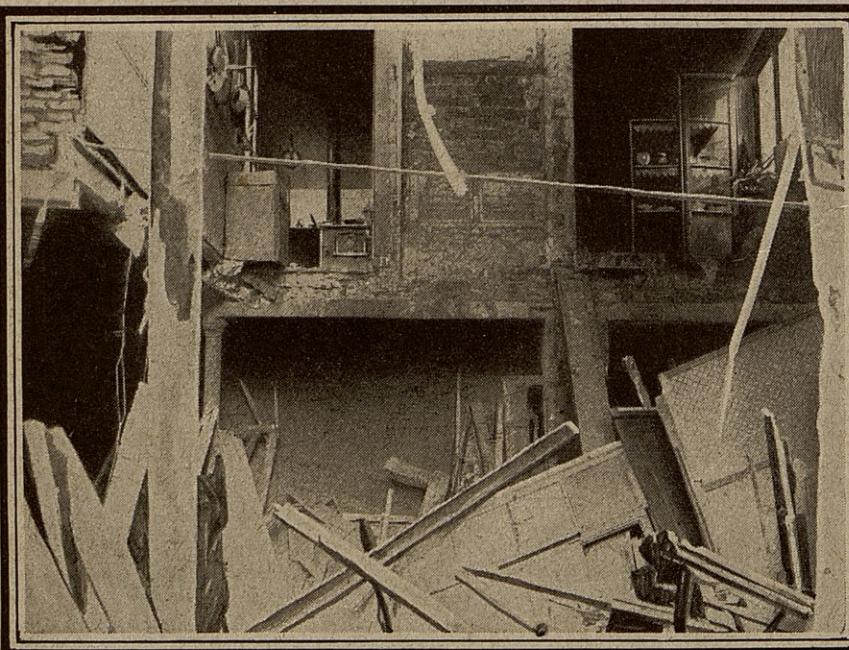
*Encore à Asnières, rue du Congrès, deux bombes sont tombées : l'une sur un grand immeuble, l'autre, celle-ci incendiaire, sur la fabrique de malles de M. Vuitton.*



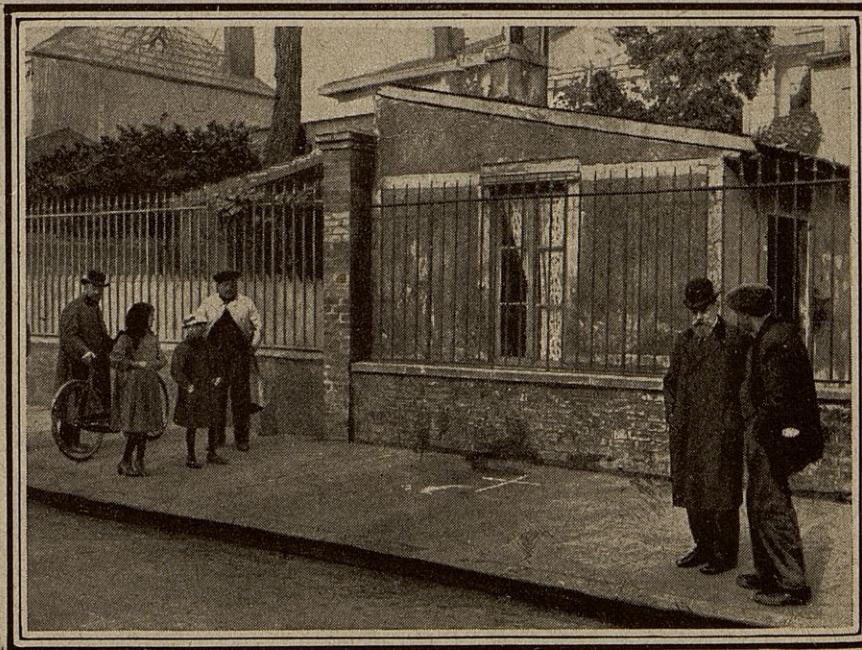
*Les autres bombes, qui atteignirent Asnières, tombèrent rue Amélie, rue Eugénie, boulevard Voltaire, rue de Colombes, rue du Mesnil, ne causant que des dégâts matériels.*



*A Levallois-Perret, une bombe explosive a démolri un pavillon, place Cormeille. Des locataires, habitant le premier étage, purent être dégagés sans de graves blessures.*



*Dans le pavillon de la place Cormeille, à Levallois-Perret, le rez-de-chaussée fut bouleversé par l'explosion de la bombe ; les matériaux, les tonneaux, les chais furent réduits en miettes ; c'est dans ce chaos que l'on retrouva plusieurs des locataires de la maison.*



*A Neuilly-sur-Seine, une bombe tomba, sans causer de dommages, dans l'île de la Grande-Jatte ; une seconde, rue Chauveau, où elle provoqua un commencement d'incendie dans un refuge pour chiens ; une troisième se brisa sur ce trottoir de l'avenue de la Jatte.*

## LES ZEPPELINS SUR LA BANLIEUE



LEVEN &amp; LEMONIER

L'une des neuf bombes que le zeppelin lança sur Asnières atteignit un immeuble, 13, rue du Congrès ; elle pénétra par la façade latérale, ensevelissant sous les décombres une locataire, M<sup>me</sup> Potel, qui fut retirée saine et sauve. Les projecteurs tinrent sous leurs feux le zeppelin que poursuivaient les projectiles des canons.

## LA GUERRE NAVALE

# Branle-bas de Combat

Au bord de la Méditerranée, dans les rues de la ville encore endormie, au petit jour, les clairons ont sonné la générale et le canon a tiré par intervalles réguliers.

Alors, par les fenêtres des maisons ouvertes brusquement, des visages mal éveillés se sont montrés ; en toute hâte, officiers et marins se sont vêtus, ont embrassé femme et enfants, et sont accourus au quai où attendaient des embarcations qui bientôt des canots à vapeur ont remorquées vers leurs bâtiments amarrés en rade.

Déjà, à bord des cuirassés, les *gens de quart* ont allumé tous les feux des chaudières et pris toutes les dispositions d'appareillage et de combat ; de gros nuages de fumée noire couvrent les bâtiments car le temps est calme, une odeur de pétrole qui s'échappe des torpilleurs d'escadre se répand sur la ville.

Tout ce qui est combustible, tels que rideaux, tentures, boiseries inutiles, a été débarqué et déposé dans les magasins de l'arsenal, car, cette fois-ci, ce n'est pas pour un exercice que l'armée navale appareille, mais pour la vraie guerre, une guerre pleine d'imprévu, de graves dangers et dont nul ne prévoit la fin.

Les bâtiments ont pris la tenue de combat, les rembardeuses, garde-corps qui entourent les ponts et les plages avant et arrière, ont été démontées ou rabattues afin de ne pas gêner le tir des grosses pièces en tourelles.

Bientôt, du port, s'acheminent vers les bâtiments des chalands remplis de charbon ou de vivres, des citernes à eau ou à pétrole, puis des pontons spéciaux que les marins désignent sous le nom de *bugalets* et qui sont chargés de munitions, obus, gâges, fulmi-coton ; un pavillon rouge, hissé à bord du cuirassé et du bugalet, marque un mouvement de munitions. Même en temps de paix, l'armée navale était toujours tenue prête, mais aujourd'hui, à cause de la guerre, il a été nécessaire de faire le « grand plein » des soutes à combustibles et à munitions, du magasin aux vivres que les marins désignent sous le nom pittoresque de *cambuse*. D'autres chalands, encore remorqués par de petits vapeurs, apportent de l'arsenal des pièces et du matériel de recharge, puis d'autres embarcations venant du dépôt des équipages vont conduire, à chacun des bâtiments, le complément de marins de toutes spécialités qui leur sont nécessaires.

Enfin c'est l'heure où les derniers canots vont accoster l'armée navale, apportant les quelques-unes des mille choses utiles à la vie du bord et qu'un départ hâtif avait fait oublier.

L'heure de l'appareillage est proche, les machines ont été *balancées*, ce qui signifie que les mécaniciens leur ont fait donner quelques tours en avant



LES GROS OBUS SONT CHARGÉS A BORD D'UN DREADNOUGHT

et en arrière pour s'assurer qu'elles sont prêtes à toutes les manœuvres délicates de sortie de la rade. Les grosses chaînes qui amarraient les bâtiments sur leurs coffres de mouillage ont été démaillées et remplacées par des aussières en fil d'acier qui seront larguées facilement en temps voulu et rentrées à bord. Les échelles des coupées ou portes des navires, les *tangons*, longues poutrelles munies d'échelles et placées normalement de chaque côté du bâtiment pour amarrer les embarcations pendant le mouillage, sont rentrés, c'est-à-dire appliqués le long du bord ; l'armée navale est alors prête à appareiller au premier signal du vice-amiral commandant en chef.

### Comment les navires parlent entre eux

Les bâtiments amiraux portent une marque distinctive qui consiste en un petit pavillon français avec trois ou deux étoiles, selon que l'officier général qui est à bord est vice-amiral ou contre-amiral ; un numéro, placé dans le blanc, indique son rang d'ancienneté sur l'annuaire. Le pavillon du vice-

amiral est arboré au mât de l'avant, et celui du contre-amiral au mât de l'arrière. Le pavillon du vice-amiral commandant en chef diffère de celui du vice-amiral ordinaire en ce qu'il est carré et qu'il ne porte pas de numéro.

L'armée navale est formée de plusieurs escadres, accompagnées de flottilles de torpilleurs d'escadre et de sous-marins de grand tonnage dits « offensifs ».

Chacune des escadres commandées par un vice-amiral comprend deux divisions de trois cuirassés chacune et une autre de trois croiseurs cuirassés. A la tête de chaque division est placé un contre-amiral.

Le pavillon du commandant en chef est arboré sur un cuirassé des plus puissants accompagné de deux bâtiments cuirassés et de torpilleurs d'escadre formant ainsi une section hors rang.

Les ordres des amiraux sont transmis, soit à l'aide de pavillons, soit par télégraphie sans fil, ou la nuit par signaux lumineux.

Les pavillons de signaux affectent des formes géométriques, triangles, trapèzes, carrés, flammes. La disposition différente des couleurs permet de leur attribuer une valeur numérique de 0 à 9. Les dix pavillons carrés forment la première série, les dix trapèzes la deuxième série ; de plus, on emploie huit flammes, deux triangles et un pavillon dit de rectification.

On peut ainsi, en groupant ces pavillons, former des combinaisons très variées donnant des nombres dont la signification est indiquée dans les codes de signaux secrets.

Le bâtiment amiral hisse le signal sur des drisses qui vont de la mât au pont ; dès qu'il a été vu et compris par les bâtiments, ceux-ci hissent à leur tour un pavillon Carré de cinq gros points bleus, connu sous le nom d'*aperçu*.

Lorsque la distance entre les bâtiments est trop grande pour que les couleurs des bâtiments puissent être distinguées, les marins emploient des signaux-dits à grande distance, composés de pavillons et de flammes rouges hissés avec des cônes et des sphères en toile noire, visibles de loin ; on forme ainsi des combinaisons numériques analogues à celles des pavillons des séries.

La télégraphie sans fil est certainement le moyen de communiquer le plus rapide, le plus complet, qui peut être employé de jour et de nuit, mais il est nécessaire de réglementer les heures où elle doit être utilisée à cause du *brouillage* qui résulte des émissions lancées simultanément par des bâtiments différents dans un faible rayon ; aussi est-il recommandé de ne pas en abuser et de la réservé pour les cas de brume ou lorsque les bâtiments sont hors de vue.

Les signaux de nuit sont faits au moyen de fanaux électriques rouges et blancs suspendus les uns au-dessus des autres, on les éteint et rallume à volonté à l'aide de commutateurs spéciaux ; quelquefois un fanal électrique à éclipse, placé au sommet du mât, permet de faire des éclats longs et brefs qui correspondent aux signes de l'alphabet Morse. Ce moyen de signaler est employé assez souvent au mouillage où les bâtiments sont assez rapprochés. Le service des signaux appartient à une catégorie de marins spécialistes, les timoniers, qui ont en plus la charge délicate de l'entretien et de la manœuvre du gouvernail.

### Stratégie d'autrefois

Voici, maintenant, toute l'armée navale à la mer, précédée de quelques bâtiments légers placés en éclaireurs. A bord de chaque unité, l'équipage, divisé en deux bordées — babordais et tribordais (1) — veille aux postes de combat dédoublés afin qu'une bordée soit toujours au repos. Les feux de position et les hublots seront masqués dès la nuit venue, afin, autant que possible, que la route de l'armée navale ne soit pas connue de l'ennemi.

Tous ces navires de guerre ne naviguent évidemment pas à leur guise ; leur vitesse, leurs positions relatives sont réglées afin d'éviter des abordages et de permettre la présentation au combat dans les meilleures conditions possibles ; ils sont placés de manière à former des lignes ou des figures géométriques appelées formations de navigation et de combat.

Au début des grandes guerres maritimes, notamment sous les règnes de Louis XIV et Louis XV où l'on vit pour la première fois de vraies escadres manœuvrer selon une tactique définie, le vent était le seul moteur important ; quelques galères employaient encore des rameurs, mais elles ne tardèrent pas à disparaître pour laisser la place à de puissants vaisseaux tels que le *Soleil-Royal*, armé de 112 canons en quatre batteries.

A cette époque, la stratégie des commandants d'escadre ou d'unités consistait à placer leurs bâtiments dans les conditions les plus favorables, par rapport à la direction du vent, pour attaquer avec succès l'ennemi dont ils devaient pouvoir s'approcher pour l'abordage, ou s'en éloigner sans que ce dernier puisse profiter des mêmes avantages.

Le chef d'escadre qui recherchait le combat devait, autant que possible, disposer ses navires en ligne de file afin qu'ils fussent tous *au vent* de l'ennemi qui, de ce fait, se trouvait *sous le vent* pour l'attaque ; les voiles de l'ennemi,

(1) Les termes *babord* et *tribord* ont été officiellement supprimés dans la marine pour les commandements à la barre. Leur origine est très ancienne : en avant du mât de misaine était placée, face à l'arrière, une grande inscription portant *BATTERIE* ; le mot était coupé en deux par le fût du mât, de sorte que, du côté gauche, on lisait *BAT*, d'où « *batbord* », et du côté droit *TERIE*, d'où « *tribord* ». Il convient d'ajouter cependant que les étymologues ont trouvé une explication plus savante.

masquées par celles de son adversaire, ne lui donnaient plus la vitesse suffisante pour manœuvrer facilement; il se trouvait ainsi en infériorité tactique.

Les bâtiments *au vent* avaient l'avantage de choisir la distance de tir et le moment où, en se laissant dériver, ils désiraient aborder l'ennemi.

Dès le contact, l'abordeur lançait ses grappins d'abordage, les deux adversaires entremêlaient leurs vergues; à ce moment le combat devenait un corps à corps entre les deux équipages; le plus faible ou le moins vaillant succombait; quelquefois le vainqueur amarrait sa prise et la conduisait dans un port voisin; d'autres fois, l'un des combattants coulait soit à la suite d'un incendie dans la « sainte-barbe », ou souffre à poudre, soit à la suite d'une grande voie d'eau ouverte par les boulets et que les calfat du bord n'avaient pu étancher.

Peut-on imaginer une lutte plus cruelle que celle qui se livrait là, entre le ciel et l'eau — le plus souvent avec l'infini comme seul spectateur — sur les ponts, dans les batteries des deux bâtiments accrochés l'un à l'autre, prêts à entraîner au fond de l'abîme, dans une noyade fraternelle, leurs équipages acharnés à se battre.

### Stratégie d'aujourd'hui

De nos jours, l'emploi des machines à vapeur et à pétrole, le développement de l'artillerie et des cuirasses, l'apparition des sous-marins et des mines ont modifié profondément la stratégie navale; cependant, il y a quelques années encore, les navires de guerre étaient munis d'éperons en bronze et en acier dans le but de couler l'ennemi par abordage. Au combat de Lissa, l'escadre autrichienne fit usage de l'éperon avec succès contre l'escadre italienne, mais aujourd'hui cette arme est devenue suzeraine.

Devant les côtes ennemis, l'armée navale doit faire draguer les mines avant de s'y aventurer. Elle doit aussi, à tout instant, être prête à tirer avec l'artillerie légère sur les sous-marins, hydravions, dirigeables, qui tentaient une attaque en marche.

Parmi les formations qu'un chef d'armée navale ou d'escadre peut adopter, la plus simple est la *ligne de file*, dans laquelle les navires sont rangés les uns à la suite des autres, à une distance de quatre cents mètres environ, de manière à présenter à l'ennemi une ligne mobile résistante, pouvant se déplacer avec souplesse, soit pour éviter le feu trop violent de l'ennemi, soit, au contraire, pour permettre de donner à l'artillerie le maximum d'efficacité.

L'amiral est en tête de la ligne, suivi des autres bâtiments qui imitent ses mouvements et qui doivent rigoureusement maintenir entre eux les distances qui les séparent; si, dans la position de la ligne de file, les bâtiments tournent tous parallèlement dans la même direction de 45°, ils forment une *ligne de relèvement*; si la rotation est de 90°, ils sont alors en *ligne de front*.

Dans la formation en pelotons ou divisions, les bâtiments sont placés au sommet d'un triangle. Les sommets occupés par les vice-amiraux ou contre-amiraux sont tournés vers l'ennemi. L'amiral ordonne l'une ou l'autre de ces formations selon l'importance de la force qu'il va combattre, et de la manière dont elle se présente à lui.

Dès que l'ennemi est en vue, le branle-bas de combat est sonné à bord. De chaque bâtiment, le petit pavillon est hissé, les hommes rejoignent leurs postes désignés à l'avance. Dans le blockhaus, le commandant et ses officiers de manœuvre et de tir observent l'ennemi et donnent leurs ordres. Dans les tourelles, les pièces sont chargées, les monte-charges prêts à approvisionner les parcs à munitions, les canonniers, coiffés de leurs bonnets pare-souffles, sont là, attentifs aux ordres téléphoniques qui vont leur être transmis du blockhaus de commandement.

Dans les fonds, les portes étanches des cloisons ont été fermées, les panneaux cuirassés mis en place, tous les appareils sont prêts à être utilisés à leur maximum d'effort. On peut dire que tous les nerfs du bâtiment sont tendus; ici, chacun a un rôle important à remplir; en effet, c'est parfois de la manœuvre plus ou moins habile d'un monte-charge, d'un robinet, d'un organe apparemment sans importance, que dépend le succès du combat ou la vie du bâtiment.

Dès que l'ennemi est en vue, le tir sera commencé le plus tôt possible; dans le dernier combat de la mer du Nord, c'est à la distance de 16 kilomètres que les cuirassés anglais ont lancé les premiers projectiles sur les bâtiments allemands. La distance de tir, mesurée à l'aide d'une lunette horizontale à prismes mobiles, connue sous le nom de *Barr and Stroud*, est donnée à chaque tourelle et à chaque casemate par l'officier directeur de tir; des coups d'essais sont tirés en recherchant à encadrer le bâtiment ennemi visé; dès que le tir est réglé, toutes les tourelles pourront alors faire feu utilement.

Nos « Jean-Bart » lancent, dans un feu de salve, en une seule bordée, un poids de dix projectiles de 305 m/m, pesant chacun 410 kilos, soit 4.100 kilos, sans tenir compte des projectiles lancés par l'artillerie moyenne qui, elle, n'entre en action qu'à une distance plus faible.

Pendant le combat, un service spécial, dit service de sécurité, doit assurer la flottabilité du bâtiment; c'est lui qui, avec ses équipes d'hommes de diverses spécialités, prendra les dispositions nécessaires pour obturer si possible les voies d'eau, pour vider les compartiments remplis d'eau. Si, par suite de l'explosion d'une torpille, des compartiments de tribord du navire se sont remplis, le navire s'incline de ce côté, les pièces d'artillerie seront gênées pour tirer; c'est alors que le service de sécurité interviendra pour remplir les compartiments du même volume de bâbord. Le bâtiment se redressera et l'artillerie pourra reprendre un tir efficace.

Le service des machines doit toujours être en mesure de faire donner aux machines toute la puissance possible, les machines auxiliaires telles que pompes de cale, pompes de compression, ventilateurs, dynamos, sont toutes prêtes à fonctionner, selon les besoins. Une avarie de machine pendant le combat peut causer la défaite par suite de la réduction de la vitesse. C'est à sa faible vitesse relative que le croiseur allemand *Blücher* dut sa perte. Le croiseur anglais *Lion*, qui, dans ce même combat, fut particulièrement visé par les navires allemands, subit des avaries dans ses machines qui l'obligèrent à ralentir sa vitesse; dès ce moment, le tir de son artillerie eut moins d'effet et son action dans le combat devint presque nulle.

### Prêts au sacrifice

Dans les tourelles et blockhaus, sous les doubles ponts cuirassés, l'équipage s'est enfermé, prêt à tous les sacrifices.

Dans quelques minutes peut-être, sous l'avalanche d'acier de l'ennemi, l'épaisse muraille du bâtiment va s'entrouvrir pour livrer passage aux projectiles meurtriers.

Ceux qui sont là dans ces compartiments complètement clos ne savent presque rien de la bataille, ils n'entendent que le ronflement des machines qui tournent, le glissement des monte-charges qui s'élèvent et descendent, ou les heurts de pelles sur les fourneaux.

Parfois, de grands bruits assourdis par l'épaisseur des ponts et des cloisons arrivent jusqu'à eux, accompagnés d'un ébranlement du navire; ce sont les grosses pièces des tourelles qui tirent. Par les joints des panneaux, les odeurs de poudre descendant jusque dans les fonds.

Tous ces hommes regrettent le temps où, à travers les agrès enchevêtrés, le sabre d'abordage à la main, on se précipitait sur le navire ennemi, dans le fracas de la mitraille.

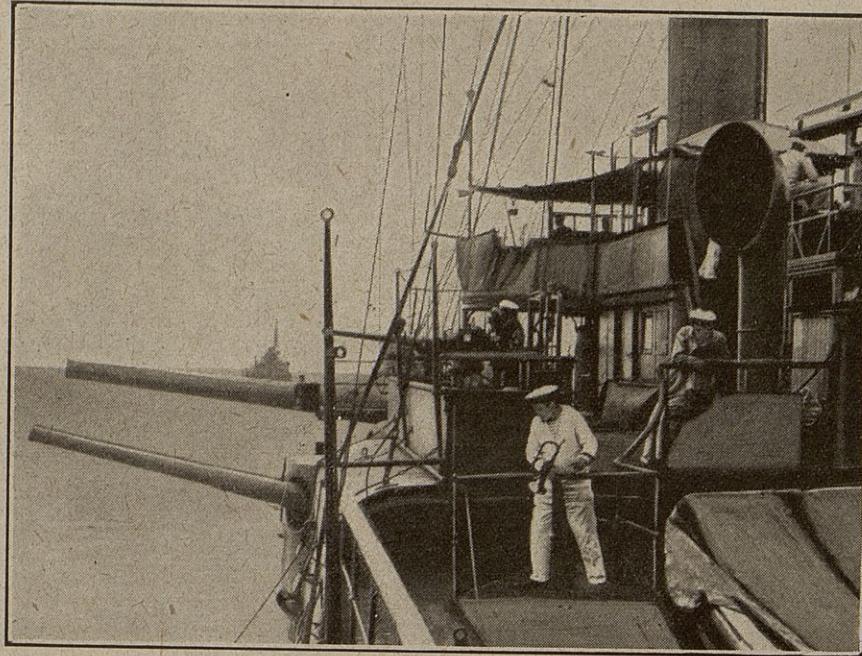
Et cependant ils n'ont ici qu'une pensée : vaincre. Leur gloire individuelle restera anonyme.

Au doux pays breton ou dans le village toujours ensoleillé de Provence, on ne saura sans doute jamais avec quel sang-froid et quel courage les grands enfants au col bleu ont su accomplir les actes les plus héroïques. Peut-être, tout à l'heure, verront-ils venir lentement à eux la mort la plus horrible qu'il soit : la noyade lente dans cette eau qui monte avec des glous-glous sinistres. Ils essayeront de lutter, car ils sont braves parmi les braves; dans un suprême effort, leurs mains chercheront à briser les portes et les murs de fer qui les enserront; ils appelleront à eux, ils ne veulent pas mourir encore. Peut-être alors qu'au-dessus d'eux leurs frères d'armes qui auront pu échapper au fer et feu, viendront à ouvrir les lourds panneaux d'acier qui couvrent les échelles; vite ils s'évaderont, ceux d'en dessous, de la tombe entrevue, et bientôt, au grand jour, ils verront là-haut, solidement attaché à un bout de mât déchiqueté, le pavillon national flottant encore, et au loin les vaisseaux ennemis en feu, désespérés, fuyant vers la terre.

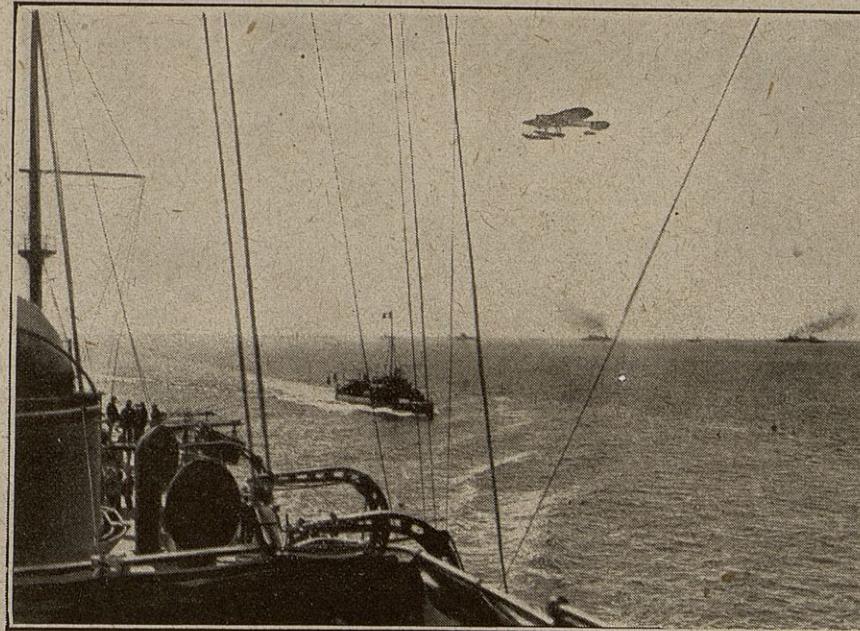
L'équipage luttera encore, pour sauver son bâtiment meurtri, dans un sursaut d'énergie.

Sa récompense suprême sera celle donnée par la victoire!

L'équipage aura encore à lutter contre un autre ennemi plus redoutable que le premier, l'eau envahissante qui monte partout dans les fonds, et c'est vraiment deux batailles qu'il aura vaillamment gagnées s'il réussit à ramener son glorieux bâtiment mutilé dans les eaux calmes du port.



LE CLAIROU VA SONNER LE BRANLE-BAS



ESCADRE EN ORDRE DE BATAILLE

## PAYSAGES D'ALSACE

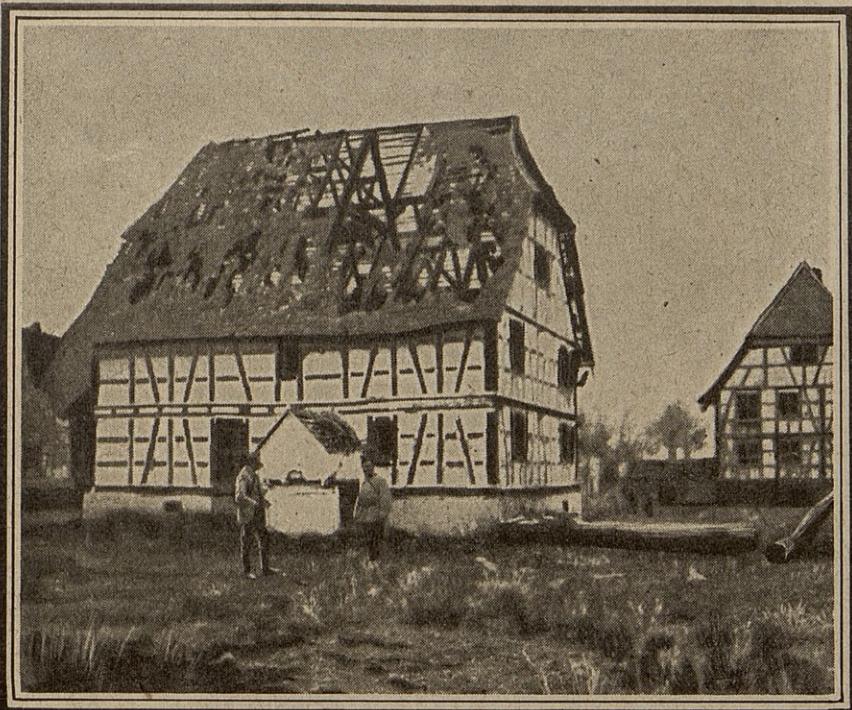


*Joli paysage d'hiver que ce moulin alsacien, assis près de la rivière, entouré de hauts peupliers dépouillés de leurs feuilles ; entre les arbres, on entrevoit les maisons du village que domine le haut clocher qu'on s'étonne de voir encore intact ; car dans les environs la bataille a fait rage et, malgré leur résistance, les Allemands ont dû nous rendre ce coin d'Alsace, comme, d'ailleurs, ils rendront bientôt le reste.*



*Une route d'Alsace : les obus allemands pleuvaient dru, il y a peu de jours, dans cette région ; l'un d'eux a coupé un arbre de telle façon que les éclats forment une espèce de soleil ; d'autres ont été fauchés au ras du pied ; leurs troncs allongés le long du talus ont constitué d'excellents abris pour nos tireurs. A droite, un bois épais qu'un champ couvert de neige sépare de la route.*

## PAYSAGES D'ALSACE



Ces jolies maisons alsaciennes, aux grands toits avancés, dont la construction rappelle un peu le style normand, voilà ce que les obus allemands en ont fait ; mais nous reprendrons notre terre d'Alsace, et les maisons se relèveront plus coquettes et plus pimpantes.

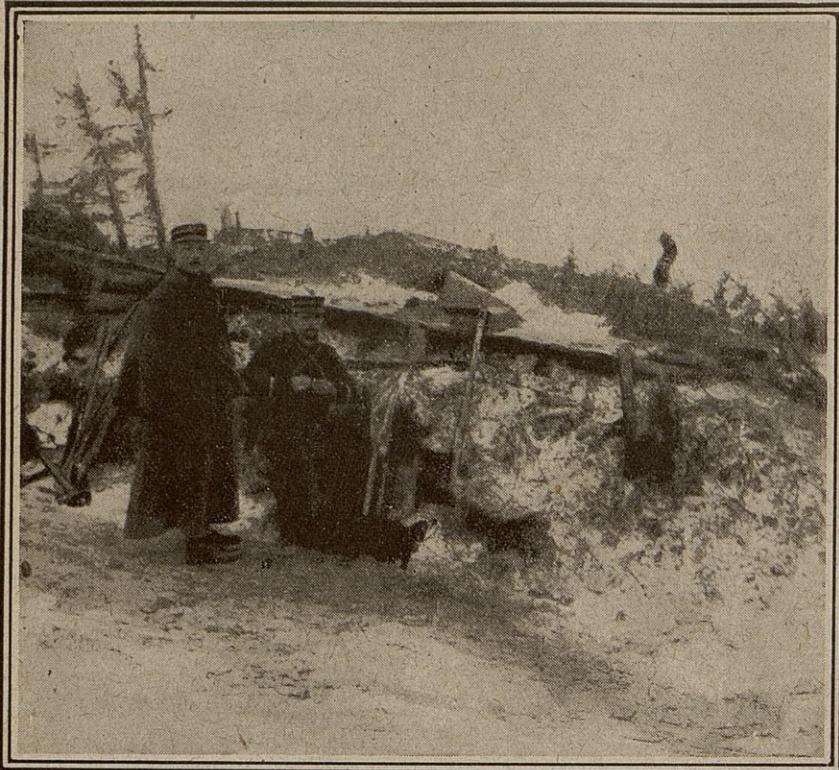


L'hiver a été rude sur les sommets et les pentes des Vosges. En ce village frontière, le thermomètre est descendu à 12° au-dessous de zéro ; la neige est tombée en abondance ; aussi passe-montagnes et vêtements chauds ont-ils été les bienvenus chez nos soldats.



Au pied d'une haute colline, tout près d'une belle forêt de sapins, s'étageait un pittoresque village alsacien ; il a été le centre d'une lutte opiniâtre entre nos vaillants chasseurs alpins et les soldats du kaiser, et ses maisons en portent des traces cruelles.

## DANS LES VOSGES



*Il faut se garantir, non seulement contre les balles et contre les obus allemands, mais aussi contre les rigueurs de l'hiver ; nos soldats ont creusé des abris profonds et voici l'entrée d'une « chambre » destinée aux officiers.*



*Sous la neige qui tombe, ce soldat devenu bûcheron abat les branches des sapins qui serviront à couvrir les tranchées et à faire un bon feu ; le bois encore vert fumera bien un peu, mais à la guerre comme à la guerre...*



*Les chasseurs alpins sont parvenus presque au sommet du col : tout autour, les sommets des Vosges couverts de neige ; on a construit là un abri provisoire où l'on se reposera pendant quelque temps.*

# Les Trois Diables-Bleus

PAR

JEAN DE LA HIRE

CHAPITRE DEUXIÈME

## LA LETTRE SANGLANTE

**T**APIE au fond du ravin, les onze Diables-Bleus et le lieutenant Fortas, pareils aux buissons et aux roches qui les entouraient, frémirent au geste de la sentinelle.

Etait-ce le geste machinal du facteur qui, lassé d'une attitude, en prend une autre plus commode?

Ou bien le Boche avait-il entendu monter vers lui le sergent Ciseran?...

Celui-ci, les mains accrochées au bord du ravin, pendait sur la déclivité, immobile et noir comme un tronc d'arbre renversé là par la hache du bûcheron.

Lui aussi, il avait vu le geste de la sentinelle qu'il voulait surprendre. Lui aussi, il suivait avec anxiété les mouvements du Boche. Lorsqu'il le vit abaisser l'arme, il se crut surpris.

— Il va me tuer à bout portant! pensa-t-il.

Deux pas, en effet, séparaient des pieds de l'Allemand la tête du Diable-Bleu.

Mais presque aussitôt le sergent ressentit la même joie que les hommes et l'officier ressentaient à dix mètres au-dessous de lui. Non! il n'avait été ni entendu ni vu. La sentinelle ennemie, sans se retourner, remit la crosse du fusil à terre; et, s'appuyant sur l'extrémité du canon, s'immobilisa.

Rassuré, le sergent des Diables-Bleus termina son ascension. Par une traction des bras et un long rétablissement sur les poignets, puis sur les coudes, Ciseran se hissa sur le terre-plein formant corniche en haut du ravin. Il fut à genoux. Sans bruit, il fut debout. Rien ne le séparait de l'Allemand qui lui tournait le dos, rien autre chose que deux mètres d'espace libre.

Et alors, ce fut rapide comme l'attaque du lion. Pierre de Ciseran bondit, les mains en avant. Il tomba sur les épaulles du Boche qu'il entraîna, qu'il renversa, qu'il écrasa de tout son poids sur la terre, tandis que des deux mains il lui serrait le cou pour l'empêcher de crier. Le fusil avait échappé à la sentinelle surprise et qui se débattait en vain.

En bas, le lieutenant Fortas et les Diables-Bleus avaient vu. Ils s'élançèrent. Ce fut Lucien de Ciseran qui arriva le premier.

— Lâche-le! dit-il à son frère.

Et il piqua légèrement de la pointe de sa baïonnette la gorge du Boche terrifié, auquel déjà deux alpins liaient les mains et les pieds.

— C'est bien, dit Fortas à Pierre de Ciseran.

Et aux hommes, parlant toujours de cette voix basse à laquelle les expéditions nocturnes sont accoutumé les alpins, il ordonna:

— Portez-le derrière ce fourré. N'oubliez pas son fusil.

L'Allemand n'était plus qu'une loque. Il se laissa porter sans la moindre résistance. Derrière le fourré, Fortas projeta sur le visage du prisonnier couché à terre le rayon d'une minuscule lampe électrique. Et tout de suite, l'officier comprit qu'il se trouvait devant une brute capable de lâches férocités, mais sans caractère, sans énergie. Vite, il l'interrogea en allemand :

— Quelles troupes par là?... Y a-t-il de l'artillerie?... de campagne?... lourde?... de quel côté?...

Soit ignorance, soit stupidité, soit volonté réfléchie, le Boche ne donna que des indications vagues.

Après l'avoir bâillonné et ficelé, les douze Diables-Bleus reprirent, à la suite de leur officier, leur marche à la fois rapide et prudente, dans la nuit.

Ils ne rencontrèrent pas d'autres sentinelles allemandes. Ils tournèrent à distance des tranchées que devina leur instinct et que repérèrent leurs sens exercés. Et ils longèrent pendant plus d'une heure,

en progressant sous bois, l'étroit chemin qui va du col du Bonhomme à Lusbach.

Et brusquement, rauque et hargneux, retentit un « Wer da! ». Feuillages frôlés, glissades comme d'animaux, ombres disparues: ce fut tout. La sentinelle allemande ne vit rien sur quoi tirer un coup de fusil.

Cinq minutes après, un deuxième « Wer da! », sur un autre point de la colline boisée, provoqua encore des glissades rapides et des disparitions fantômales, suivies d'ailleurs d'un silence absolu.

Mais des ombres courbées remontèrent, en pleine eau, le cours d'un torrent cascadiant sur les roches et les mousses, sous la feuillée, à égale distance des deux sentinelles invisibles l'une à l'autre. Et ces ombres arrivèrent à la source même du torrent, au bas d'escarpements artificiels édifiés, consolidés, cimentés par l'art militaire. Et les douze Diables-Bleus se tapirent là, dans la nuit, tandis que le lieutenant Fortas filait sans bruit le long de la forteresse improvisée... Il disparut.

Le chef avait voulu s'exposer seul, et il avait laissé des instructions précises à son sergent au cas où il ne serait pas revenu après une heure d'absence...

Mais il revint. Et de cette voix basse, mais nette et précise, que tous entendaient, il dit, — et chacune de ses paroles fit bondir de joie les coeurs :

— C'est bien la batterie fantôme. Nous revien-

quée au colonel par le lieutenant Fortas. Celui-ci avait réclamé l'honneur de former l'avant-garde avec sa compagnie.

Pendant des heures, les alpins glissèrent de buisson en buisson, de roche en roche et de fossé en fossé. Surprises, des sentinelles allemandes furent clouées au sol d'un coup de baïonnette. Deux sections furent arrêtées par des tranchées remplies de Boches et soutinrent contre eux un combat qui dura jusqu'au matin. Mais les autres sections se retrouvèrent, presque au complet, dans un petit bois qui dominait les retranchements de la batterie fantôme.

— Allah! Macache! Cacaouët!

Mais ces mots « arabes » furent bientôt insuffisants à leur héroïque furie. Tous les Diables-Bleus étaient méridionaux, venus de contrées de langue d'oc qui s'étendent de Toulouse à Menton et de Perpignan à Grenoble. Comme le fond de la mer surgit à la surface les jours de grande tempête, toutes les invectives, tous les jurons des patois du Midi surgirent du fond des esprits en ébullition. Et ce fut une formidable bordée, que les Allemands terrifiés prirent pour les authentiques cris de rage des noirs de l'Afrique la plus effroyable.

— Mille Dioù! Te manjaraï lou fedgé!... Estripen-lous! En davar! en davan!

Et des rires fous! Et des cris inarticulés! Et mille jurons pittoresques et colorés venus en droite ligne du marché aux poissons de Marseille!

Le premier « Mille Dioù » avait retenti à minuit quinze minutes; à minuit et demie, la batterie fantôme était prise! Fantassins et artilleurs allemands étaient en fuite, prisonniers ou morts. On campa dans les retranchements bouleversés.

Aux premières clartés du jour, les camarades de chaque compagnie se retrouvèrent.

Pierre et Lucien de Ciseran, à la recherche du lieutenant Fortas, le découvrirent debout et les larmes aux yeux, près du corps étendu d'un officier ennemi. Il les vit, les considéra gravement, et leur présentant un papier ensanglé qu'il tenait à la main, il dit :

— J'ai cueilli cette lettre aux doigts de ce Prussien. Il devait être en train de l'écrire quand nous avons crié et bondi. Vous savez l'allemand. Lisez!

Surpris, les deux frères se penchèrent sur le papier. Les deux premières lignes leur apprirent que c'était là une lettre écrite par l'Allemand à sa femme.

Mais brusquement ils tressaillirent, et leur pâleur s'accentua. Ils lisaien des choses que leur esprit français traduisait à mesure. Et c'était ceci:

« Les bagues, les montres et les bracelets que je t'envoie, je les ai obtenus de deux femmes portant un grand nom de France, Madame de Ciseran et sa fille Adrienne. Elles étaient dans le château d'une de leurs amies, où la guerre les avait surprises en villégiature. La châtelaine a été tuée par un obus qui a démolie toute une aile du château. Madame et Mademoiselle de Ciseran font partie d'une troupe de prisonniers civils dirigée sur Neuf-Brisach. Tu peux porter ces bijoux, qui sont historiques et ont une grande valeur, sans crainte qu'on les réclame jamais!... »

A l'émotion que n'avait pu dissimuler le lieutenant Fortas, Pierre, qui depuis un an déjà se doutait de quelque chose, comprit que l'ingénieur aimait Adrienne. Il lui prit la main et le regardant droit dans les yeux, il lui dit d'une voix tremblante:

— Mon lieutenant, j'ai entendu parler d'une marche éventuelle jusqu'au Rhin. Espérons qu'elle aura lieu et que nous entrerons les premiers à Neuf-Brisach, comme nous sommes entrés les premiers dans la batterie fantôme!

— Oui, oui! s'écria Lucien, les yeux brillants de colère.

Mais Fortas tressaillit. L'amour lui avait donné une de ces brusques, une de ces folles idées qui, si on les suit, mènent à des miracles ou à la mort.

Il murmura mystérieusement:

— Je vous répondrai demain, Pierre! Et à vous aussi, Lucien!

C'était la première fois que Jacques Fortas ne disait pas « Messieurs », ou « sergent », ou « caporal », en s'adressant aux deux frères d'Adrienne de Ciseran.

Quelle était l'idée formidable de l'officier?...

(A suivre.)



ANXIÉUSEMENT, TOUS LES TROIS SE PENCHÈRENT SUR LE PAPIER ENSANGLANTÉ

## UNE KOLOSSALE RECRUE



Hagenbeck, le grand marchand d'animaux sauvages de Hambourg, a mis à la disposition de l'armée allemande un de ses éléphants dressés. On a annoncé que le pachyderme était employé comme manœuvre dans les environs de Maubeuge. Cette photographie le représente transportant un tronc d'arbre, tandis que des soldats boches le contemplent béatement.



Les Allemands sont en admiration devant cette idée kolossale de faire travailler un éléphant dans leur armée. Ici encore ils pourraient être battus de loin ; nul n'ignore, en effet, que dans les Indes les éléphants sont utilisés depuis longtemps pour le transport du bois des forêts de teck et pour le déchargement des bateaux ; un éléphant peut porter une charge de mille kilos.

## NOS FUTURS SOLDATS



*Une revue de toutes les sociétés d'instruction militaire a été passée, le 21 mars, au jardin des Tuileries, par une commission du Conseil municipal.*



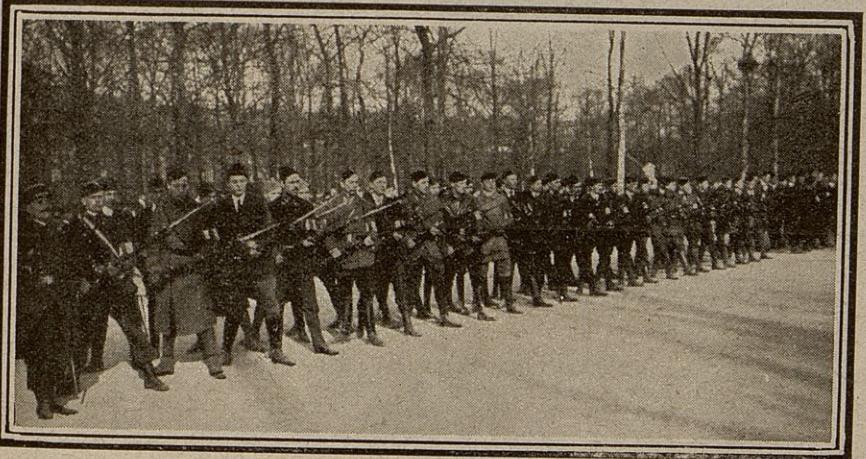
*Grânement coiffés du bonnet de police, nos futurs cavaliers défilent dans un ordre parfait sous les regards émus et fiers de nombreux spectateurs.*



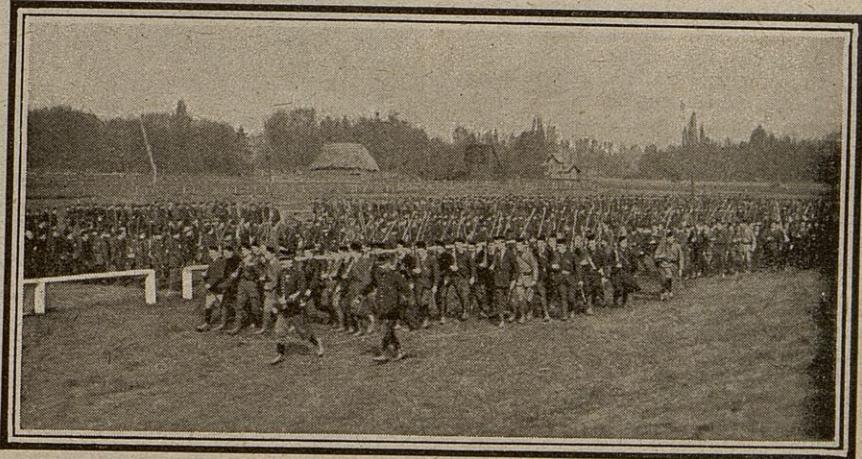
*Le défilé de nos soldats de l'avenir fut impeccable ; il souleva les bravos de l'assistance réconfortée par le spectacle de ces jeunes gens pleins d'entrain et de vaillance.*



*Les « adolescents des écoles de Paris » et les « sociétés de gymnastique » eurent aussi leur part du succès ; leurs exercices furent exécutés avec brio.*



*Sous la direction de M. Désiré Séhé, inspecteur de l'éducation physique, les jeunes gens des diverses sociétés exécutèrent toutes les manœuvres de l'école du soldat.*



*Le matin avait eu lieu une sortie-manœuvre ; près de cinq mille jeunes gens étaient rassemblés sur l'avenue du Bois de Boulogne ; ils se rendirent en colonne au champ de courses de Longchamp.*



*Après diverses manœuvres, nos futurs soldats formèrent les faisceaux ; chacun avait emporté un repas froid qui fut consommé de façon champêtre et avec un appétit aiguisé sur le terrain, tandis qu'une sentinelle, l'arme au pied, gardait le drapeau.*

## L'AFFAIRE DESCLAUX



Une audience du premier conseil de guerre qui a condamné pour vol de vivres militaires le trésorier-payeur aux armées Desclaux à sept ans de réclusion, Mme Béchoff à deux ans de prison, le soldat Vergès à un an de la même peine, acquittant les autres inculpés, Mme Dozias et les soldats Dozias, Pinson et Dupuy.

## Sur le Front Russe

La chute de la forteresse autrichienne de Przemysl inaugure favorablement la campagne de printemps de nos alliés ; les effets ne tarderont pas à se faire sentir.

Przemysl a tenu un peu plus de sept mois ; elle fut investie le 9 septembre ; le 22 septembre, le bombardement commença ; toutefois les Russes ne presseront pas la ville d'une façon très active, voulant éviter des pertes d'hommes, et les opérations engagées en Galicie ne leur permettant pas d'employer à ce siège des forces par trop importantes. Les Autrichiens firent des efforts considérables pour dégager la place, notamment en décembre et en février ; mais ils se brièrent contre les armées de nos alliés.

La garnison de Przemysl, après des tentatives toujours infructueuses, voulut, le 20 mars, dans un dernier sursaut, rompre l'étau de fer qui l'enserrait ; une sortie désespérée eut lieu ; elle fut repoussée avec d'énormes pertes. C'était la fin ; les vivres manquaient, on n'avait plus à attendre aucun secours des armées autrichiennes refoulées de tous côtés. Le général Kusmanek rendit la place, après avoir fait sauter les forts et tiré ses derniers obus. Les honneurs de la guerre lui furent accordés, et nos alliés prirent possession de Przemysl ; 9 généraux, 93 officiers supérieurs, 2.500 officiers subalternes, 117.000 soldats étaient prisonniers ; un énorme matériel de guerre



Mme Béchoff et le trésorier-payeur Desclaux répondent à l'interrogatoire du colonel Thiébault, qui présidait le premier conseil de guerre.

Enfin, au Caucase, les Turcs ont été de nouveau repoussés. Nos alliés, continuant leur offensive, ont progressé le long des côtes de la mer Noire, balayant les Turcs devant eux. Les troupes ottomanes ont peut-être encore souffert de l'hiver et des épidémies que du feu des Russes.

Toutes les photographies que publie le "PAYS DE FRANCE" sont la reproduction exacte de la vérité : on n'y trouve ni adaptation, ni truquage photographique d'aucune sorte.

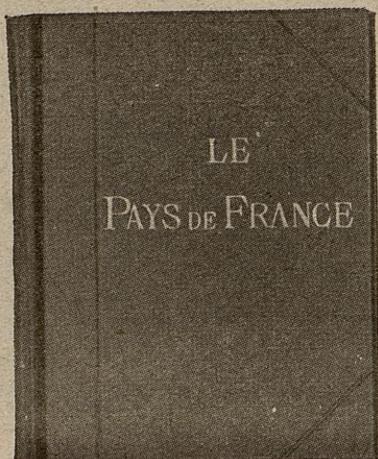
## Rassortiments et reliures du "Pays de France"

Nous sommes à présent en mesure de donner satisfaction à toutes les demandes de rassortiment des numéros du "Pays de France", à partir du no 1.

En conséquence, ceux de nos lecteurs, à la collection desquels manquaient certains numéros, peuvent dès maintenant se les procurer chez leur librairie habituel, au prix de 0 fr. 25 le numéro. Quant aux lecteurs habitant une localité où le "Pays de France" ne serait pas en vente, ils peuvent se procurer des numéros de rassortiment en nous les réclamant par lettre (joindre la somme de 0 fr. 30 par numéro, frais d'envoi compris).

Nous tenons en outre à la disposition de nos lecteurs des reliures électriques en percaline chagrinée, avec titre or, spécialement établies pour contenir toute la collection d'une année du "Pays de France" (52 numéros), au prix de 3 francs la reliure, prise dans nos bureaux.

Pour recevoir franco par poste cette reliure "seule",



Reproduction de notre reliure électrique

il suffit de nous adresser une somme de 3 fr. 45 en un bon de poste.

Pour recevoir franco par colis postal cette reliure, « accompagnée de tout ou partie des numéros déjà parus », il suffit de nous adresser d'une part 3 fr. 60 (expédition en gare) ou 3 fr. 85 (expédition à domicile), d'autre part autant de fois 0 fr. 25 qu'on désire de numéros. (Adresser les mandats 2, 4, 6, boulevard Poissonnière).

## NOS PHOTOGRAPHIES

Pour des raisons de défense nationale, dont l'autorité militaire est seule juge, nous ne désignerons plus les localités situées sur le front dont le "Pays de France" donnera les photographies.

Mais nous publierons en temps opportun une table analytique qui permettra plus tard aux lecteurs du "Pays de France" d'identifier toutes ces localités.

# LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



## LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

## La Guerre en Caricatures



ELLES GRIGNOTENT...!